

Physiologies-Aubert.

PHYSIOLOGIE

DE

LA PARISIENNE,

PAR TAXILE DELORD.

Dessins par Menut-Alophe.



PARIS.

AUBERT, ÉI[...] GNE,
Place de la I[...] Saint-André.

Livres illustrés.

LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES, magnifique volume illustré par Grandville. — LES FABLES DE FLORIAN, par le même artiste. — LES FEMMES DE SHAKSPEARE, livre de luxe, orné de gravures anglaises. — LES BEAUTÉS DE LORD BYRON, texte par Amédée Pichot, gravures anglaises du plus grand mérite. — LE MUSÉUM PARISIEN, texte par L. Huart, dessins par Gavarni, Daumier, Grandville et autres. — LES FABLES DE FLORIAN, édition illustrée par Victor Adam. — PARIS DAGUERRÉOTYPÉ, les rues de Paris avec texte explicatif et historique. — LA GALERIE DE LA PRESSE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, trois gros volumes: 147 portraits des artistes et gens de lettres en réputation. — LES FASTES DE VERSAILLES, texte par M. Fortoul, gravures anglaises et françaises. — PHYSIOLOGIES par MM. Balzac, — Delor, — L. Huart, — Lemoine, — H. Monnier, — Maurice Alhoy, — Marco Saint-Hilaire, — Ourliac, — Philipon, — James Rousseau, — F. Soulié et autres; dessins de Daumier, — Gavarni, — Janet-Lange, — A. Menut et autres.

LES CENT-ET-UN ROBERT-MACAIRE, texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart, dessins par *Daumier*, sur les idées et légendes de *Ch. Philipon*, 2 beaux volumes, 101 dessins. Prix, 20 fr.

LE MUSÉE POUR RIRE, texte par MM. *C. Philipon*, *Louis Huart* et *Maurice Alhoy*; dessins de MM. *Gavarni*, *Grandville*, *Daumier*, *Bouchot* et autres, 3 beaux volumes. Prix : 30 fr.

Estampes.

Estampes d'encadrement, — Estampes de genre, pour albums, etc., — Modèles de figures, de paysages, de fleurs, d'animaux, — Ornements anciens et modernes, — Costumes de théâtre et de travestissements, — Costumes civils et militaires, — Dessins pour les fabricants d'étoffes, d'impression sur toile et sur papier, de broderies, de tapis, etc., etc.

Caricatures.

La maison Aubert a fondé les journaux qui publient des

PHYSIOLOGIE

DE LA PARISIENNE

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DE

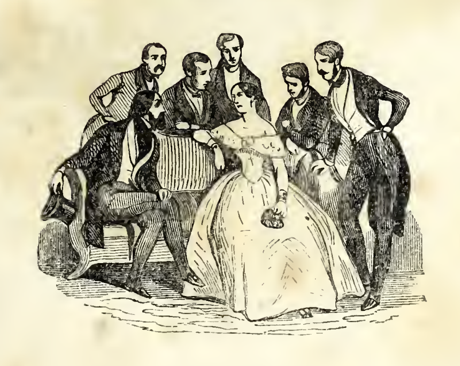
LA PARISIENNE,

PAR

Taxile Delord.

VIGNETTES

DE MENUT-ALOPHE.



PARIS,

AUBERT ET Cie, Place de la Bourse, 29.



LAVIGNE, Rue du Paon-St-André, 1

DÉDICACE

AUX FEMMES DE LA PROVINCE.



qui dédier ce petit livre, si ce n'est à vous, femmes malheureuses, innocentes et persécutées de la province? Quelle héroïne de roman peut se vanter d'être plus incomprise, plus méconnue que vous, beautés timides des quatre-vingt-six départemens ? La littérature vous affuble à plaisir de tous les sentiments baroques, de toutes les robes excentriques, de tous les langages extravagans, de toutes les écharpes bariolées qui attristent les yeux et le cœur. Si parfois un auteur se hasarde à vous mettre en

scène, il vous force à prendre du tabac presque à chaque ligne, il vous donne cinquante ans ; et s'il pousse la condescendance jusqu'à vous supposer jeunes filles, il aura soin de vous dépoétiser à l'avance par un de ces défauts qui ne sont rien en apparence, comme un teint relevé en couleurs, un embonpoint précoce, un imperceptible grasseyement, mais qui suffisent pour jeter sur toutes vos actions, même les plus belles et les plus innocentes, une teinte ineffaçable de ridicule. Que de fois l'auteur de ces lignes a été sur le point de s'éprendre d'une femme de Toulouse, de Nîmes, de Nantes et même de Carcassonne, et que de fois il a été désenchanté en apprenant à la page suivante que l'objet de son culte aimait un sous-lieutenant de hussards, ou excellait dans la fabrication de la confiture! L'illusion disparaissait tout de suite, et le rêve commencé s'en allait en marmelade d'abricots !

Pourquoi enlever ainsi à plusieurs millions de Françaises les grâces, l'esprit, le bon goût, que l'on accorde aux Parisiennes seulement? Ne fait-on pas de la confiture à Paris comme ailleurs, et ne voit-on pas les femmes de la capitale raffoler de ce mélange de commis-voyageur,

de sous-lieutenant, et de diplomate, qui forme ce qu'on appelle un *lion?* Les amours de garnison sont-elles plus ennuyeuses que les amours d'avant-scène, et l'usage de fumer des cigarettes est-il bien préférable à celui de prendre du tabac? Qui nous expliquera cependant le mépris traditionnel que font tous les écrivains des femmes de la province? Elles seules cependant les lisent toujours et les achètent quelquefois. Ne levez pas vos regards vers les étoiles, ô vous qui voulez invoquer le plus beau de tous les anges, l'ange des premières amours! Ce n'est point au ciel qu'il s'est réfugié, mais en province; pendant que vous le cherchez dans les nuages, il habite peut-être le Calvados sous la forme de quelque cousine qui brode des bretelles en pensant à vous. Ingrats auteurs! ils ont tous au fond de l'âme quelque image de provinciale secrètement gravée; aux jours d'ennui vague et de tristesse involontaire, c'est toujours sous les arbres, auprès d'une fontaine, ou dans le demi-jour d'un vieux salon de province, qu'ils aiment à faire voyager leur mélancolie; leur cœur est resté dans les départements, ils n'auraient, pour être éloquents, qu'à décrire ce qu'ils ont vu, qu'à parler de ce qu'ils

ont aimé, et ils s'épuisent en tristes efforts pour accumuler des descriptions d'un monde qu'ils n'ont jamais vu, et pour inventer des femmes qui n'existent pas.



Car, la Parisienne est un mythe, une fiction, un symbole : où trouver cet être idéal, cette sensitive habillée, cette harpe éolienne qui marche, cette personnification des trois Grâces ressuscitées qu'on appelle la Parisienne? Dans le faubourg St-Denis? dans la Chaussée-d'Antin? dans le quartier latin? dans les vastes hôtels d'outre-Seine ou dans les appartements de la

rue Notre-Dame-de-Lorette ? Frappez hardiment à toutes les portes, interrogez les passeports, les actes de naissance, si on consent à vous les montrer, et les contrats de mariage; consultez même, au besoin, un recenseur de M. Humann, et vous verrez que toutes ces femmes charmantes dont vous avez entrevu le peignoir flottant sont nées en province, qu'elles ont vécu en province, et vous ne les trouverez pas plus maussades pour cela. Parcourez les bals, les théâtres, les concerts, les promenades, tous les endroits où les femmes se montrent; regardez avec quelle légèreté, avec quel abandon cette valseuse se laisse entraîner aux ritournelles de l'orchestre; cette grâce que vous admirez tant, c'est dans les salons d'une sous-préfecture voisine de l'Allemagne qu'elle a commencé à l'apprendre. Voyez là-bas, à l'avant-scène, cette jeune dame qui a des airs de tête si ravissants; peut-être aurait-elle moins de goût aujourd'hui si elle n'avait été habituée dès sa jeunesse à nouer autour de son front le foulard coquet des grisettes de Bordeaux; et cette inconnue dont une conversation furtivement nouée entre deux quadrilles de Musard vous a permis d'apprécier l'esprit, où croyez-vous

qu'elle ait puisé ses saillies, ses reparties, la facilité de ses paroles, si ce n'est dans la vivacité de son origine méridionale?

N'avions-nous pas raison de dédier ce livre aux femmes des provinces? Ce sont elles qui alimentent cette population si vive, si gaie, si originale des femmes de Paris. Depuis le salon où trône une reine entourée d'hommages, jusqu'à la mansarde où travaille en chantant une pauvre ouvrière; depuis madame Tallien jusqu'à Frétillon, partout vous rencontrez la province. Paris n'est point un moule, c'est un creuset: on en sort avec sa physionomie personnelle, mais épuré. Voilà pourquoi il y a tant de variété, tant d'imprévu, tant de contrastes chez les femmes parisiennes.

Nous voulons faire leur éloge, mais non leur immoler toutes les autres femmes. Les lectrices de la banlieue et des départements nous sauront gré de notre impartialité. Cette physiologie est brûlante, nous avons cherché longtemps par quel bout on pouvait la prendre; maintenant que nous l'avons plongée dans les eaux froides de la justice, il nous sera plus facile de la façonner à notre gré. Arrière la réclame! Tout pour la vérité!

En rendant justice à la suprématie que donne aux femmes le séjour de la capitale, nous démontrerons qu'on prend du tabac et de l'embonpoint à Paris, qu'on y porte des toilettes extravagantes (voir tous les articles de mo-



des des journaux), qu'on y fait de la confiture et qu'on s'y est préoccupé de l'affaire Lafarge comme dans n'importe quelle sous-préfecture;

nous prouverons enfin que les cinq sixièmes des Parisiennes sont provinciales par l'esprit et par les mœurs. C'est là une vieille vérité qui pourra nous servir du paradoxe qui nous est indispensable. Quant aux dangers que notre franchise pourra nous attirer, nous comptons sur votre appui, ô vous qu'au commencement de cette dédicace nous avons saluées de l'épithète un peu surannée de *beautés timides;* ne nous gardez pas rancune de ce léger provincialisme, nous savons qu'il n'est aucun adjectif dont vous ne soyez dignes, et que vous prêtez admirablement à toutes les périphrases de la psychologie moderne et à toutes les finesses de l'analyse romantique; mais en commençant une réaction en votre faveur, nous avons craint d'en compromettre le succès par une trop grande audace. Il faut agir avec ménagement quand on s'attaque à un préjugé depuis long-temps enraciné. Faites donc des vœux en faveur d'un galant paladin sur cet air de la *Dame Blanche* que plus d'une parmi vous doit chanter encore : et si par hasard les journaux vous apprenaient un jour qu'un homme de lettres, en rentrant chez lui, rue Notre-Dame-de-Lorette, 43, a été déchiré par des Bac-

chantes en bibi, consacrez quelques-unes de vos larmes départementales à la mémoire de votre Orphée.



Mais écartons ces présages funestes. Le temps n'est plus où la vérité n'était que l'impasse du martyre. Dieu avait prévu les Physiologies quand il envoya sur la terre Luther et Galilée. Oui, la terre tourne, et les provinciales ont de la grâce et de l'esprit..... pourvu seulement qu'elles n'habitent pas la province!

CHAPITRE PREMIER.

Les femmes de Paris.



outes les femmes de Paris ne sont pas Parisiennes.

La grâce n'a pas de patrie. Vénus sortit de l'écume des flots. Ce mythe est une vérité.

On naît Parisienne, comme on naît poète ou rôtisseur. La coquetterie développe, mais ne crée pas. Paris n'invente pas; il perfectionne. Le monde lui envoie des blocs de marbre; il en fait des statues. Paris est un artiste.

Statuaire iufatigable, Paris équarrit sans cesse avec le marteau de l'esprit. Chaque année, plus de trente mille ébauches passent sous son ci-

seau ; à peine un tiers est-il reçu à l'exposition.

La capitale est un paradis où il ya beaucoup d'appelées et peu d'élues. Ce sont les Grâces qui tiennent les clefs.

Cherchez la Parisienne à travers les douze arrondissements ; il faut la lampe d'Aladin pour la trouver.

Nous voici aux Tuileries. Voyez déborder par les grilles ouvertes ces myriades de bipèdes qui sont les roues de la machine sociale. Éteignez votre lanterne, jeune Diogène ; au milieu de tout cela vous ne trouverez pas une femme.



Toutes celles que vous voyez travaillent ; quelques-unes sont négociants, avoués, à demi agents de change. La Parisienne ne fait rien.

Remontez le boulevard un dimanche : voilà le fond de l'océan parisien qui roule sur l'asphalte ; cet océan n'a point de perles ; l'œil est attristé par le spectacle d'inqualifiables souliers de prunelle, d'hyperboliques brodequins. Ce sont partout des gants en filet qui font semblant de cacher des doigts rouges et gras, des fleurs impossibles sur des chapeaux fantastiques, des cachemires douteux sur des épaules plus douteuses encore.

Est-ce une Parisienne, cette femme du faubourg Saint-Denis, et sa sœur du faubourg Saint-Martin, qui porte sa tête comme un bonnet à poil ? Est-ce une Parisienne, cette bourgeoise du faubourg du Temple qui traîne son mari à la promenade avec les façons accortes d'un sergent menant la patrouille, enfants et bonne en tête, épagneul en queue ? C'est ici le cas de poser un axiome ou deux.

Le mari de la Parisienne est un symbole ; on en parle, mais on ne le voit pas.

La Parisienne qui consent à prendre le bras de son mari déroge.

Est-ce une Parisienne, cette jeune personne du quartier Saint-Jacques, qui serre sa taille dans un spencer nacarat, et fait crier des souliers de satin puce à l'angle du Pont-Neuf? Est une Parisienne, cette rentière du Marais qui fait prendre l'air à son chien sur la place Royale? Est-ce une Parisienne, cette marchande du faubourg Poissonnière, qui sort les cheveux enveloppés de papillotes?

Les femmes qui font du commerce ne peuvent pas être des Parisiennes. Qui dit négoce dit province. Tous les négociants sont provinciaux, même les Anglais, les Allemands et surtout les Suisses. Il n'y a que les marchands de dattes et les marchandes de petits balais qui soient de Paris. Vivre derrière un comptoir, c'est habiter la province.

Voulez-vous savoir combien il est difficile de rencontrer le phénix que nous cherchons, regardez cette femme qui descend le long du trottoir de la rue Laffitte : sa toilette est irréprochable; elle porte la robe, le chapeau, l'écharpe qui sont en harmonie avec le visage, avec le temps, avec le jour, avec l'heure. Elle ne regarde rien, mais elle voit tout; est-ce une Parisienne? Ne nous hâtons pas trop de pronon-

cer : un nuage crève, et la dame ouvre un parapluie. Ce n'est pas une Parisienne.



Une jolie femme en parapluie est comme un joli vers faux.

Le parapluie est à la toilette ce que l'orthographe est au style.

Ce que nous disons du parapluie peut également s'appliquer aux socques.

La femme de Paris soigne sa santé, la Parisienne soigne la forme. L'une est femme, l'autre est poète. Voilà toute la différence.

CHAPITRE II.

La Parisienne en province.



Paris est la seule ville du monde où les femmes n'aient pas besoin de voyager, en conséquence, elles voyagent toutes. Elles vont chercher ailleurs ce qui ne se trouve qu'à Paris, et elles reviennent au plus vite, non sans avoir laissé quelque chose de leurs grâces aux salons de la province, comme les brebis égarées de l'Évangile un peu de leur laine aux buissons du chemin.

La Parisienne est une chrétienne dont Paris

est l'église. Hors des barrières, point de salut.

Les Parisiennes voyageuses se partagent en deux classes : celles qui passent, et celles qui restent.

Nous ne parlons pas de la Parisienne qui va aux eaux, parce que ce serait faire un pléonasme. La Parisienne est aussi difficile à rencontrer à Spa, à Baden, à Ems, à Bagnères ou à Vichy qu'à Paris même. Souvent il arrive, quel que soit d'ailleurs le nombre de fois qu'on trouve inscrit le nom de Paris sur le registre des auberges, qu'une saison se passe sans qu'une seule Parisienne montre le bout de sa guipure aux baigneurs ennuyés. Les parties à âne sont cependant nombreuses; les quadrilles des bals par souscription comptent une foule de jolis visages; on fait de la bonne musique dans le salon de conversation; duchesses, baronnes, marquises, femmes d'agents de change et de banquiers, tous les éléments d'une cour sont réunis; il n'y manque que la reine. Soit caprice, soit ennui des mêmes plaisirs, de Florence, de Paris ou de Saint-Pétersbourg, il n'est arrivé aucune Parisienne. Il n'y a qu'une certaine quantité de femmes qui sont venues des quatre coins de l'Europe continuer leur

province autour d'un bassin d'eau qui fume.

La Parisienne qui passe est une étoile qui file, celle qui reste est un astre qui meurt.

Une diligence poudreuse s'arrête un jour dans une humble ville perdue au fond de quelque département. Une femme en descend. Le regard glisse sur sa toilette sans être arrêté par aucune couleur éclatante ; la couleur est l'aspérité du costume. En province, le regard s'accroche à des nuances. La voyageuse pose le pied à terre et passe.

Le premier homme qui l'aperçoit, n'eût-il jamais quitté sa province, fût-il le maître d'école du village, ou le sous-préfet de l'arrondissement, se retourne et dit : C'est une Parisienne.

La Parisienne ne marche pas, elle ondule. C'est une couleuvre en brodequins, l'antique serpent en capote de paille.

Une Parisienne ! ce mot est un abîme où l'imagination des provinciales se perd. La nouvelle vole de la sous-préfecture aux faubourgs. Une heure après son arrivée, — j'allais dire avant, — on sait ce qu'elle est. Si elle reste, c'est la femme d'un fonctionnaire, ou quelque malade chassée de Paris par une névrose. Re-

marquez bien que nous ne parlons pas ici de revers de fortune, car il n'y a qu'un seul malheur qui force la Parisienne à quitter Paris : la perte de sa beauté. Autrefois elle aurait eu le cloître, aujourd'hui il ne lui reste que la province; laissez-la s'ensevelir dans cette Trappe; l'ennui creusera sa tombe, et son miroir lui dira tous les jours : *Sœur, il faut mourir !*

Comme un mari impatient, le chef-lieu a bientôt arraché le voile de la Parisienne, sa fiancée. Il veut en jouir, il veut la posséder. C'est à qui s'emparera de ce trésor. Les hommes s'emparent de ses gestes, de ses regards, de ses moindres paroles pour s'en faire des trophées; les femmes lui dérobent la forme de sa robe, la coupe de son chapeau, la couleur de son écharpe. La province est le Calvaire de la Parisienne. Messie de la civilisation, elle y traîne la croix des modes nouvelles. Martyre de la coquetterie, elle expire sur le Golgotha du bégueulisme. Les douairières de la justice de paix et les vieilles filles de la direction des postes lui jettent la pierre; les bonnets graves et ennuyeux, les coiffes jaunes et ratatinées se coalisent contre elle; les hostilités commencent à

la seconde visite, les salons sont des champs de bataille, et les conversations des combats.



Les robes l'attaquent, les pantalons la défendent, mais les pantalons sont des alliés perfides. La Parisienne est passée au laminoir de l'espionnage; on la persécute, parce qu'elle a voulu transporter Paris en plein département, comme si on emportait la patrie dans des cartons à chapeaux.

La promenade est l'arène publique où combattent les champions. La Parisienne y étale sa toilette comme un défi perpétuel.

Les provinciales se vêtissent, la Parisienne s'habille. En province, on se couvre; à Paris, on se coiffe. Le chapeau de la Parisienne sem-

ble dire à ses rivaux : Courbez la tête, fiers Sicambres ! Les Sicambres de gaze s'inclinent, mais gardent une rancune éternelle au fond de leurs rubans.

Regardez-la passer sous les regards croisés des lions indigènes ! c'est plus qu'une femme, c'est une Parisienne. Ce mot dit tout. Pour en comprendre la portée, il faut avoir connu la décence raide et la pudeur guindée de certaines provinciales. La Parisienne a toutes les grâces de la volupté et tous les charmes de la vertu, mais de la vertu après la chute. C'est la Madeleine française.

Elle s'est fait une Thébaïde départementale, mais ce n'est point pour se repentir. Elle vit le plus qu'elle peut comme à Paris. Sa main est toujours cachée sous un gant paille ; le gant paille est le talon rouge du dix-neuvième siècle. Son appartement est une réminiscence de la Chaussée-d'Antin, il est tout rempli de ces charmantes choses qu'on appelle des superfluités en province, et qui sont aussi indispensables aux femmes que les fleurs aux papillons. Il y a long-temps qu'on l'a dit, le superflu est nécessaire. Otez à la Parisienne ses broquins de satin et de vernis, ses écharpes de

soie, ses gants, ses éventails, ses mille bijoux, et vous verrez ce qu'il restera! La femme.



Or la femme seule ne suffit pas.

Le nécessaire est la prose de la vie; le sugerflu en est la poésie. Eve avait l'immortalité de la jeunesse et de la beauté, elle possédait le nécessaire, le superflu seul lui manquait. A cette époque-là, le superflu était une pomme. Elle voulut l'avoir. Ève était une Parisienne biblique.

La Parisienne obéit autant qu'elle peut en province aux traditions de la coquetterie ; les Parisiennes savent seules ciseler une intrigue et damasquiner un amour, comme Benvenuto Cellini faisait pour les poignards ou pour les coupes. Malheureusement la matière leur manque : on ne les comprend pas, et les gros garçons qu'on appelle de beaux hommes dans les départements, passent sans succès devant elles, adorables statues dont les Pygmalions se promènent sur le boulevard des Italiens.

Mais qu'arrive-t-il ? c'est qu'au bout d'un séjour plus ou moins long, six mois ou six ans, selon l'énergie du cœur, la Parisienne se détériore ; comment résister en effet aux efforts de ces flots d'ennui qui vous minent sourdement? On lutte d'abord avec bonheur contre cette fièvre lente, ses premières atteintes passent pour ainsi dire inaperçues, les accès deviennent ensuite plus fréquents, et bientôt l'anévrisme se déclare, on est au dernier degré de la phthisie. Ainsi fait la pauvre exilée. Après avoir dansé trois hivers chez le sous-préfet, le receveur particulier, ou chez le maire ; après avoir vu cent fois Gulistan au théâtre local, après avoir joué cinquante ou

soixante robbs de whist, elle replie ses ailes et



meurt. Ce n'est point le dernier soupir qui fait son trépas; la Parisienne expire au dernier rêve, au dernier sourire, au dernier regard, à la dernière paire de gants. Elle vit, mais elle ne s'habille plus!

Cependant aussi flétrie qu'elle soit sous l'influence délétère de la province, on reconnaît parfois en elle des traces de son origine divine. Le papillon n'a pu réussir à se refaire entièrement chrysalide. La Parisienne ne rayonne plus, mais elle a des reflets. C'est le diamant dans les ténèbres : rendez-lui le soleil, et vous le verrez étinceler.

CHAPITRE III.

Pensées et aphorismes.



La Parisienne n'aime pas; elle choisit.

— Les fautes d'orthographe des femmes de Paris ne ressemblent pas à celles des femmes de la province.

— Les femmes de province ont la politesse des manières, celles de Paris ont la politesse de l'esprit.

— On aime une Parisienne pour ses défauts, une provinciale pour ses qualités.

— Ce qui serait une naïveté dans la bouche d'une provinciale devient un bon mot dans la bouche d'une Parisienne.

— La simplicité vient du cœur; la naïveté de l'esprit : voilà pourquoi il n'est pas rare de rencontrer des Parisiennes naïves, même parmi les plus coquettes.

— Avec une Parisienne on trouve toujours des paroles pour exprimer ses sentiments, alors même qu'on est le plus timide des hommes. C'est qu'auprès d'elle le cœur ne parle jamais trop haut pour empêcher de s'entendre.

— La provinciale allie la dévotion à l'amour; la Parisienne opte.

— Les femmes de Paris ressemblent au voyageur revenu; les femmes de province au voyageur qui n'est point parti : les unes ont l'expérience, les autres l'innocence.

— La provinciale laisse échapper son secret; la Parisienne le confie.

— Les amours de province laissent un remords; celles de Paris, un ennui.

— La Parisienne est amoureuse sans amour; elle aime sans être amoureuse.

— Ce qu'une Parisienne regrette le plus, c'est de n'être pas née homme.

— Souvent l'amour naît à quarante ans chez une Parisienne. C'est l'âge où autrefois venait la dévotion.

— La femme de Paris, comme l'enfant païen, devrait être placée sous l'invocation de quatre divinités : la puissance, l'amour, la fortune, la nécessité. Elle passe en effet sa vie à commander, à obéir, à désirer, à poursuivre.

— Laïs trahit Aristippe pour Diogène : ce caprice est encore celui de la plupart des femmes de Paris.

— La Parisienne n'est jalouse que lorsqu'elle cesse d'aimer.

— Elle a pour habitude de faire peser sur l'amant du présent tous les ennuis qui lui sont venus des amants passés. Elle comprend l'amour comme une vengeance.

— Une Parisienne trompe un homme par un feint attachement, pourvu qu'elle n'en ait pas d'ailleurs un véritable.

— L'histoire de la vie d'une Parisienne est toujours l'histoire de son esprit, jamais celle de son cœur.

— En province, ce sont les passions qui

poussent la femme vers l'écueil ; à Paris, c'est la coquetterie.



— C'est par faiblesse qu'une provinciale renonce à se venger ; c'est par paresse qu'une Parisienne ne se venge point.

— Comme il n'y a pas de douleur au fond des plaisirs que l'on goûte avec une Parisienne, il n'y a pas non plus de charmes dans les souffrances qui viennent d'elle.

— Les femmes de Paris écrivent des billets ; en province seulement les amoureux s'adressent des lettres.

— C'est en vain qu'une Parisienne cherche

à s'égarer dans les hautes régions du sentiment ; on ne voit jamais le jeu libre de ses ailes, et on n'en entend pas le bruit.

— A Paris c'est toujours la position de l'amant qui fait l'amour de la maîtresse.

— Quand une femme de province reçoit une lettre de son amant, elle la cache dans son sein : la Parisienne la renferme dans sa poche.



— Si une Parisienne se moque d'un homme, c'est qu'elle est sur le point de l'aimer.

— En fait de sentiment, les femmes de Paris ne sont pas plus fortes qu'une romance.

— L'amour à Paris n'est que de la curiosité ; il lui faut à chaque instant de nouveaux aliments.

— Les femmes de Paris ne médisent plus ; elles *blaguent*.

— Même dans les moments de la plus grande intimité, les amants parisiens sont séparés par une invisible barrière : on n'éprouve jamais le bonheur d'être un et de se sentir deux.

— En province on dit le premier baiser ; à Paris, la première nuit.

— La plupart des mariages à Paris sont des jeux de hasard où il y a toujours un fripon et une dupe.

— Les Parisiennes jouent à l'amour avec des dés pipés.

— En province, le grand triomphe de la passion est de l'emporter sur les préjugés dans le cœur des femmes ; à Paris, sa plus difficile victoire est de dominer l'intérêt.

— Le regard des femmes de Paris est toujours spirituel, mais jamais tendre : elles savent faire passer l'intelligence dans leurs yeux, mais non le cœur.

— A trente ans, la Parisienne n'emploie le regard que dans les circonstances décisives ; elle ne se sert plus que du sourire ; on dirait qu'elle voit avec les lèvres.

— La provinciale pardonne, la Parisienne oublie.

— Les femmes de province se passionnent assez volontiers pour l'inconnu. A Paris il faut toujours se faire comprendre.

— Il y a certaines coquettes à Paris qui ressemblent beaucoup à des fats.

— Jupiter sortant des bras de Vénus retournait plus amoureux vers Junon. La beauté ne suffit pas pour attacher ; il faut encore l'expérience. Les Parisiennes en ont beaucoup.

— La science des Parisiennes est autant dans ce qu'elles ignorent que dans ce qu'elles savent.

— Une Parisienne dit plus finement les choses qu'elle ne les écrit.

— Le souvenir est la piété de l'amour. De ce côté les Parisiennes sont athées.

— Lorsqu'on fait la cour à une femme de province, il faut toujours lui laisser croire qu'elle tient le fil de votre destinée entre ses

mains : alors elle ne se donne pas, elle vous sauve la vie.

— Si vous savez tout demander à une Parisienne, elle vous refusera peu de chose; si vous voulez prendre la moindre chose, elle vous refusera tout.



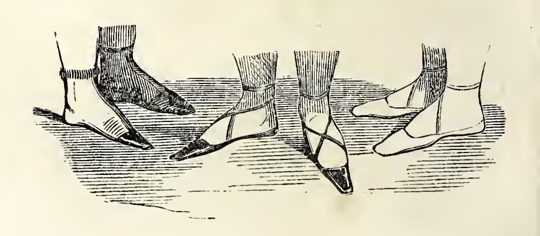
— Ceux qui ont dit que l'audace suffisait en amour se sont trompés : la mode des assauts est passée; les protocoles ont remplacé les siéges; on n'emporte plus les femmes, l'amour à Paris n'est plus qu'une capitulation.

— Les femmes de province sont tristes; les femmes de Paris sont ennuyées.

— Les Parisiennes n'ont que la fantaisie de l'amour, la coquetterie.

— On a vu souvent des provinciales devenir Parisiennes, mais jamais une Parisienne devenir entièrement provinciale.

— Une Parisienne se reconnaît partout à la chaussure.



— Le mot Parisienne n'est point une désignation de pays; c'est un grade honorifique, un titre de noblesse qui ne se gagne qu'à Paris.

— Parmi les Parisiennes, beaucoup sont étrangères.

— Les Parisiennes les plus distinguées sont des Russes.

— Une Anglaise ne deviendra jamais Pari-

sienne, une Allemande non plus ; une Espagnole pourra le devenir à la troisième génération.

— Il y a des femmes jeunes, belles, riches, qui habitent Paris depuis longtemps, et qui n'ont pu encore passer Parisiennes.

— Les Italiennes sont Parisiennes de droit après trois mois de séjour, le temps d'oublier le mot *signor !*

— La Parisienne ne se donne pas ; elle vous prend.

— Les provinciales ont quelquefois de la grâce ; ce n'est que chez les femmes de Paris qu'on trouve le goût.

— Chez les Parisiennes, la jalousie n'est pas une passion ; c'est une occupation.

— Une Parisienne oublie de l'homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

— La Parisienne qui n'a qu'un amant croit n'être point coquette ; celle qui en a plusieurs croit n'être que coquette.

— La femme de province veut être aimée ; il suffit à la femme de Paris d'être trouvée aimable : l'une cherche à engager, l'autre se contente de plaire.

— La plupart des femmes mariées de Paris

ont un double engagement à soutenir et à dissimuler : il ne manque à l'un que le contrat, à l'autre que le cœur.



— Soyez vain, indiscret, bavard, mauvais plaisant, sans jugement, sans esprit ; pour être aimé de bien des Parisiennes il ne vous manquera qu'une jolie figure.

— Les femmes de Paris tombent ordinairement dans la pauvreté par les mêmes défauts qui les avaient menées à la fortune.

CHAPITRE IV.

Voyage à la recherche d'une Parisienne,

Extrait des mémoires posthumes de Théophile Jourdan (des Bouches-du-Rhône).

INTRODUCTION.



J'ai écrit ces mémoires pour l'édification de la postérité, et pour l'instruction des jeunes gens qui comme moi se sont rendus à Paris, sur la foi des réclames les plus trompeuses, pour y jouir des charmes de la plus belle moitié du genre humain.

A force de lire les livres de poésie, les romans et les journaux, j'avais fini par prendre au sérieux toutes ces femmes ravissantes, fan-

tastiques, spirituelles, aphrodisiaques, bonnes, espiègles, dévouées, qui, au dire des écrivains, pullulent sur les trottoirs de la capitale. Dans mon imagination, j'en voyais de tous les rangs, de tous les métiers, de tous les âges :



des duchesses, des grisettes, des actrices, des épouses désillusionnées, des enfants candides, des femmes de trente ans au cœur et au teint bistrés. Ma poitrine battait à l'idée de venir couler un trimestre flamme de punch au milieu de ce bas-empire, de cette régence, de ce dix-huitième siècle perpétuel qui s'appellent Paris.

Ce vœu suprême, il me fut permis enfin de le réaliser. J'arrivai à Paris. Après avoir remis mes lettres de recommandation, après avoir épuisé tous ces potages cachetés, tous ces dîners sous enveloppe, je me répandis comme un torrent dans les théâtres, dans les promenades, dans les concerts, demandant Laïs à toutes les ouvreuses, poursuivant la marquise de B... sur chaque chaise des Tuileries, et cherchant Musidora au fond de tous les quadrilles de Musard. Mon cœur tressaillait devant chaque capote, mon âme entonnait l'hosanna devant toutes les mantilles. Doux frémissements des robes de satin, comme vous retentissiez agréablement à mes oreilles! plumes agitées par le vent, comme vous me paraissiez légères! toute bouche me semblait souriante, tout regard animé. Je prêtais une grace imaginaire à tous les visages que je rencontrais, même dans les omnibus. A cette époque, je ne pouvais rencontrer une femme dans la rue sans avoir aussitôt l'envie de l'inviter à souper.

Je voulais à tout prix savoir ce que c'est qu'une Parisienne! O vous qui lirez l'histoire de mes recherches! plaignez-moi, et que mon triste sort vous serve de leçon!

CHAPITRE PREMIER.

MUSIDORA.



Grâce à un ami de collége, des journées grecques vinrent enfin luire pour moi. J'entrai à pleines voiles dans l'ère érotique; je réussis à souper avec une actrice qui devait bien être un peu courtisane, puisqu'elle s'appelait Musidora.

Ne faites pas attention, je vous prie, à mon bonheur, à ma joie, à mon délire. Je dois souper avec une actrice! le rendez-vous est fixé à minuit. A cinq heures mon ami vient me prévenir que Musidora ne peut être à nous à l'heure dite; sa soirée est libre, mais sa nuit ne lui appartient pas. Au lieu d'un souper, c'est un

dîner que je commande ; n'importe, je suis toujours heureux !

Nouveau rendez-vous est pris pour six heures ; à sept heures j'étais encore en contemplation devant les deux lithographies qui ornaient les murs de notre cabinet particulier. Enfin mon ami arrive, et elle avec lui. Musidora est charmante. Nous avalons le potage. Plus je la considère, plus je la trouve admirable ; elle ne parle pas parce qu'elle mange ; l'adorable créature a faim ! Enfin nous arrivons au dessert. Je



me tais pour recueillir les mille saillies qui vont sortir de cette bouche divine. Pendant une

demi-heure, elle ne fait que parler de M. Francis Cornu, qui écrit un rôle pour elle; j'entends prononcer le nom de M. Alboize, et j'apprends, non sans étonnement, que M. Bouchardy dirige lui-même ses répétitions en casquette!

Cette manière de faire de l'esprit me parut fort peu amusante; mais j'attendis.

Au café, Musidora me demanda de quel pays j'étais; je lui répondis : — De Tarascon, en Provence.

Elle reprit : — Moi, je suis de Die, en Dauphiné; puis elle se mit à fredonner l'air de la *Cachucha*, qu'elle devait danser dans une féerie mythologique.

Je dois dire qu'au milieu de tout cela, j'attendais toujours les œillades brûlantes, les incroyables espiégleries dont les actrices de Paris régalent toujours ceux qui dînent avec elles dans les romans. Musidora ne me regardait pas le moins du monde, mais elle buvait beaucoup d'anisette. Bon! me dis-je, elle est sentimentale, et j'allais lui prendre la main, lorsque mon ami entraîna Musidora sous prétexte qu'elle avait une répétition : il était minuit moins vingt minutes.

Je payai la carte.

Je ne revis plus Musidora; elle me fit mettre à la porte quand je voulus me présenter chez elle. Je m'en plaignis à mon ami, qui me répondit que toutes les actrices de Paris étaient vertueuses. — D'ailleurs, ajouta-t-il, maintenant que tu as entendu parler de MM. Francis Cornu et Alboize, maintenant que tu sais que M. Bouchardy dirige lui-même ses répétitions en casquette, et que tu as vu une actrice chanter la *Cachucha* en fumant des cigarettes, tu sais parfaitement ce que c'est qu'une Parisienne de coulisses; de quoi te plains-tu?



— Mais elle est née à Die, en Dauphiné, cette Parisienne.

— N'importe ; elle est de Paris, puisqu'elle fume.

Je ne trouvai rien à répondre à cet argument.

CHAPITRE II.

Laïs.



es feux de la curiosité continuaient à m'incendier de plus belle ; il me fallait une Parisienne ou la mort. Mon ami vint encore à mon secours. Voici ce qu'il me dit :

— Entre dans une maison de la rue Notre-Dame-de-Lorette, frappe à n'importe quel étage, si l'on te demande ce que tu veux, tu répondras que tu désires être aimé ; on te fera entrer, et tu seras le plus heureux des hommes. Il ne faut pas faire tant de façons avec nos Laïs.

(Mon ami avait fini ses classes en 1814.) Ivre d'espérance, je me précipite vers la rue Notre-Dame-de-Lorette, j'entre dans cinq ou six maisons, je frappe à tous les étages; partout on m'éconduit de la façon la plus brutale.—Je commençais à craindre que mon ami ne m'eût trompé. Heureusement un entresol plus humain que les autres s'ouvre à moi; la maîtresse du logis, petite brune au nez retroussé, se met à rire à gorge déployée en m'écoutant, mais elle ne me chasse pas. Je veux l'aimer, elle rit de plus belle; enfin elle me prie de repasser le lendemain.

J'appris plus tard que l'originalité de ma demande l'avait séduite.

Le lendemain je revins, le surlendemain de même; pendant un mois ce fut ainsi, et mes affaires n'avançaient pas. Je compris enfin que Laïs, comme Lucrèce ou comme Pénélope, voulait qu'on lui fît la cour dans toutes les règles : bouquets, visites, bonbons, je n'épargnai rien pour la séduire; j'écoutai même l'histoire de ses amours avec un Russe. Enfin j'obtins un rendez-vous... au café Anglais.

Les femmes de Paris ne disent pas : — le

premier baiser, mais—le premier dîner de l'amour.

Enfin elle va être à moi! je vais la fasciner



entre une bouteille de bordeaux et une bouteille de champagne; j'ai enfin une Parisienne!

Je me rends chez elle pour la conduire au restaurant, pensant aux jolies choses qu'elle va me dire en tête-à-tête. J'entre, et je trouve trois dames dans son salon.

— Ce sont mes amies, me dit-elle avec son plus doux sourire; je les ai invitées à dîner avec nous. Remerciez-moi!

Je l'aurais envoyée à tous les diables.

Voyant ma colère, elle reprit à voix basse :
— Dîner seule avec vous ! mais vous n'y pensez pas : que dirait le monde ?

O pays sans pareil, où Laïs même a de la pudeur ! qui pourra dignement chanter tes louanges ? m'écriai-je en moi-même. Je prendrai ma revanche ce soir. Allons dîner.

Les trois Laïs mangèrent beaucoup. Je voulus prendre le genou à ma voisine, elle s'écria en me donnant un coup de poing : — *A bas les mains!* L'autre, à laquelle je voulus prendre un baiser,



me répondit : *Zut!* et ma maîtresse future, à laquelle j'essayai de serrer la taille, me fit le geste familier aux cantonniers du chemin de fer.

Éperdu, ravi, ne sachant à laquelle de ces trois Grâces donner la pomme de l'esprit, je levai la séance, et nous partîmes pour le Ranelagh.

J'avais payé la carte.

Le soir, en accompagnant ma belle jusque devant sa porte, je voulus en franchir le seuil; mais Laïs me supplia de n'en rien faire, elle avait la migraine. Du reste, elle m'attendait le lendemain. J'obéis.

Le lendemain j'arrive, et le portier m'annonce que madame est partie pour aller voir sa mère malade dans son pays...

— Quel pays? m'écriai-je comme frappé de la foudre.

— Strasbourg!

Non-seulement j'étais pris pour dupe, mais encore j'avais aimé une Parisienne de Strasbourg.

Je restai huit jours malade; j'avais perpétuellement le délire. Les médecins que je fis appeler furent unanimes sur ma maladie. Au-

cun d'eux ne la connut : — Je souffrais d'une Parisienne rentrée.

CHAPITRE III.

Fifine.



on idée fixe reprit bientôt le dessus. Je ne voulais pas retourner en province sans avoir satisfait mon envie. Quelquefois, dans le paroxisme de la fièvre, je m'écriais : Mon moulin de Tarascon pour une Parisienne !

Ma guérison était complète lorsque vint l'époque du carnaval. Je me disais pour me consoler, la véritable Parisienne n'est que dans les bals masqués ; c'est là que je la trouverai dans toute sa verve, dans toute sa gentillesse, dans tout son éclat. La Parisienne est un débardeur.

Un soir que je continuais mes recherches dans les couloirs de la Renaissance, j'avais sauvé la vie à un jeune débardeur qu'un corsaire des plus robustes allait assommer. Le débardeur et le corsaire étaient deux femmes ; c'était la jalousie qui avait allumé la guerre. Amour, tu perdis Troie !

Le débardeur me témoigna sa reconnaissance en me priant de l'inviter à déjeuner. Jamais débardeur n'eut le cou plus frais, le pied plus petit, les hanches plus astucieuses. Elle se serrait contre moi comme si elle avait peur ; elle répondait d'un air timide à toutes mes questions. Au bout d'un quart d'heure de conversation, j'appris qu'elle s'appelait Fifine. Ce nom dit tout.

Après quelques tours de promenade, Fifine, remise des fatigues de sa lutte récente, fut bientôt gagnée par le démon du bal. Elle répondait à toutes les provocations, à tous les propos ; elle les cherchait, elle les faisait naître ; une avalanche de verbes excentriques, de périphrases plus significatives que des mots, de substantifs fantastiques, s'échappait à chaque instant de ses lèvres roses. C'était tout un vocabulaire, toute une syntaxe, toute une langue de la plus grande richesse. C'était le carnaval qui parlait.

Je n'ai pas besoin de vous dire mon bonheur ; vous le devinez d'avance. Je tenais enfin la véritable Parisienne, la Parisienne de carnaval, le débardeur de Gavarni.

Elle me quitte, elle s'élance après m'avoir donné rendez-vous à quatre heures du matin entre la troisième et la cinquième colonne du foyer.

Un moment je la suivis des yeux. Quelle plume pourra retracer les cachuchas suaves, les fandangos divins, les mazurkas étincelantes auxquels se livre cette jeune personne ? Jamais on n'eut autant d'esprit dans les bras, jamais les jambes ne furent plus éloquentes ! O Terpsichore, déesse légère qui guidez les chœurs des nymphes sur le mont Cythéron, si par hasard il vous a pris fantaisie de quitter cette nuit-là les ballets de l'Olympe pour voir comment dansaient les mortels, quelle colère et quel dédain ont dû remplir votre âme lorsque Fifine s'est mise à tourbillonner devant vous ! Sans doute vous n'avez pas attendu la seconde figure, et serrant votre domino autour de votre taille, raffermissant votre masque sur vos yeux, vous avez regagné à la hâte le fiacre à l'heure qui vous a emportée vers les cieux !

Mais voici que mon débardeur déploie trop

d'esprit : le garde municipal s'émeut, il s'avance, il entraîne Fifine. Ma maîtresse est au violon !



Courir chez le commaissaire de police, la réclamer, nous mettre à table, tout cela fut l'affaire d'un instant. A cette heure suprême où le bal finit, à ce moment où la nuit lutte avec le jour dans les plaines du ciel, et où la faim combat avec le sommeil dans le corps des humains, au plus fort de cette bataille terrible, entre les yeux et l'estomac, la Parisienne n'est généralement pas belle, on peut dire aussi

qu'elle n'est pas très-spirituelle. Ou elle dort. ou elle mange ; il faut secouer Charybde, ou rassasier Scylla : double tâche également difficile, double épreuve également périlleuse où l'amour disparaît dans un bâillement ou dans une bouchée. Je dois dire à la louange de Fifine qu'elle n'hésita pas un seul instant entre Morphée et Comus. « Je vous ai promis de déjeuner avec vous, me dit-elle, vous allez voir si je sais tenir mes serments ; garçon, la carte ! » Cette confiance et cet abandon me touchèrent ; après avoir cherché long-temps infructueusement une table, nous parvînmes à nous asseoir. Il était cinq heures du matin, le 11 mars 1839. Cette date ne sortira jamais de ma mémoire.

Mille débardeurs étaient répandus autour de nous, on entendait le bruit des conversations particulières.

— Avez-vous vu Chicard ?

— On dit que c'est un marchand de cuirs.

— Il était en lancier polonais ?

— Non, en sauvage.

— Il a épousé une femme millionnaire.

— M. Dupin était au bal.

— Cette femme était devenue amoureuse de lui en le voyant danser.

— Il était tout nu.

— Qui, M. Dupin ?

— Non, Chicard.

— Avez-vous remarqué cette femme avec un domino et un masque ?

— Il paraît que pendant tout le carnaval il va à la Halle vendre des cuirs, revêtu d'un



simple maillot couleur de chair, avec la croix d'honneur et un col en crinoline.

— Sans paletot?

— Avec un carrick!

— Quel farceur!

— Irez-vous à la Courtille?

— Je lui ai dit que je la connaissais pour voir si je ne la connaîtrais pas; mais elle n'a pas voulu se faire connaître. Du reste, je la reconnaîtrais si elle voulait; elle m'a dit qu'elle me donnerait son adresse, mais je ne la lui ai pas demandée.

— C'est canaille!

— De demander l'adresse d'une femme?

— Non, la Courtille.

Pendant qu'à nos côtés on se livrait à de telles débauches d'esprit, Fifine se livrait à une débauche de homard. Cette jeune fille, si vive, si verbeuse tout à l'heure, était absorbée dans la déglutition de ce crustacé. Le repas touchait à sa fin, j'allais lui offrir la citadine du sentiment, lorsque, sur un geste que lui fait un sauvage montrant sa tête derrière les carreaux, elle se lève de table et me quitte brusquement. Je veux la poursuivre, mais le garçon me retient: je n'avais pas payé la carte.

Le mardi-gras, je la retrouvai au bal. Je voulus lui parler, lui rappeler ses promesses; elle

me répondit : — *Connais pas!* et comme j'essayai d'insister, le même sauvage montra sa tête couverte d'un diadème de plumes, et me dit d'un ton solennel, en me montrant Fifine :

— Chrétien, respecte cette vierge. Elle avait soif, et tu lui as payé à boire ; elle avait faim, et tu lui as donné à manger. Le cacique de la montagne te bénit; mais tiens-toi à plusieurs milles de distance de la jeune innocente confiée à sa garde, si tu ne veux pas faire connaissance avec son tomakaw. En prononçant ces mots il



brandit la massue de carton qu'il tenait à la main, et disparut en riant aux éclats. J'en-

tendis la voix mordante de Fifine qui disait, en sautant les escaliers quatre à quatre : *C'est-y un vrai jobard !*

CONCLUSION :

Après avoir été successivement victimé par trois Parisiennes, dont deux provinciales; après avoir perdu les trois plus belles illusions de ma vie, je déclare qu'il ne me reste plus qu'à mourir. Je veux qu'on écrive sur ma tombe ces simples mots : *Parisienne, tu n'es qu'un nom* (1) !

(1) Théophile Jourdan est mort à Tarascon le 9 décembre 1840. Il se tira un coup de pistolet au cœur. Outre ces fragments de mémoires, on lui doit diverses poésies qui n'ont jamais paru et qui ne seront jamais réunies en recueil. (*Note de l'éditeur.*)



CHAPITRE V.

Portraits.

GLYCÈRE.



ycère finit en ce moment le printemps de la seconde jeunesse, époque bien dangereuse pour les amants ; elle est bien faite, élancée, et les extrémités sont surtout chez elle d'une rare perfection ; seule entre toutes les femmes, elle sait répandre sur ses traits ce léger nuage de tristesse qui ressemble à un commencement d'amour. Ménippe, qui a vendu toutes ses charges pour

elle, s'est percé le cœur de chagrin d'avoir reçu son congé.

Glycère ne reste jamais plus d'un quart d'heure à sa toilette. Une suite non interrompue d'études lui a appris le secret des armes qui lui sont particulières. Les véritables coquettes ont toutes comme Vénus, une ceinture qui les rend invincibles. Pour les unes, c'est un nœud de rubans posé sur la tête d'une certaine façon ; pour les autres, ce sont des mouches placées à certaine distance les unes des autres. Déposez le ruban, enlevez les mouches, la femme reste et la beauté s'évanouit. La coquette qui hésite sur sa coiffure, sur la forme de sa robe, sur la couleur de ses mules, n'est jamais dangereuse pour long-temps : ce qui vous a saisi en elle aujourd'hui, peut disparaître demain. Les femmes sûres d'elles-mêmes savent parfaitement par quel côté elles vous ont pris, et par conséquent, par quel côté elles doivent vous retenir. C'est par une spécialité que l'on parvient dans le monde, c'est aussi par une spécialité que l'on parvient en amour.

Glycère, qui connaît la force de ce principe, ne modifie jamais sa toilette que dans les détails ; l'ensemble reste toujours le même. Elle

sait que l'on commence à s'attacher par les yeux, et elle évite soigneusement tout ce qui pourrait faire disparaître l'impression première qu'ils ont reçue. Comme on l'a quittée la veille, on la retrouve le lendemain. On n'a jamais de prétexte pour ne plus l'aimer.

Ismène.



Ismène est pleine d'esprit et de verve folâtre; elle anime le petit souper, et chante à ravir la chanson grivoise. Elle sait ce qui se passe à la cour et à la ville : elle est au courant de tout, de la mode, du théâtre, de la littérature et des arts. Aussi n'est-il pas de lord

spleenétique, de boïard désireux de se faire une idée de la gaîté française, de traitant en train de manger sa fortune, qui ne connaisse Ismène. C'est l'héroïne des parties de campagne, l'Hébé des soupers de carnaval, la Vénus des petites maisons. Pour jouer un pareil rôle, il faut avoir reçu une excellente éducation. Aussi, son père lui a-t-il donné tous les maîtres possibles dans un des meilleurs couvents de Paris. Le bonhomme est mort après avoir perdu sa fortune dans le trafic de la rue Quincampoix. Ismène a pris au contact de ses compagnes des idées au-dessus de son état. Elle se croyait grande dame, il faut qu'elle devienne grisette. Trop pauvre pour se marier, trop jolie pour rester fille, en butte aux ardeurs de la jeunesse, amoureuse du luxe et des plaisirs qu'elle n'a fait qu'entrevoir, c'est sa position qui l'a faite ce qu'elle est : l'éducation perd quelquefois une femme, comme l'ignorance. Ismène est une courtisane femme d'esprit, chose excessivement rare, elle représente l'élite de la galanterie, elle fera sa fortune si elle parvient à se préserver de l'amour.

HERMAS.



Hermas promène dans les rues bien fréquentées une élégance pleine de richesse et de bon goût. Pendant que son costume dément toutes les suppositions fâcheuses, son regard seul trahit la vérité par d'habiles et imperceptibles invitations. Le soir, elle étale au théâtre, au concert, l'éclat d'une toilette princière. Vous la prendriez pour la femme d'un duc et pair, si un ami, plus au fait que vous des mystères de l'existence parisienne, ne vous donnait son adresse tout bas. Hermas n'a ni intelligence ni cœur; elle sait qu'elle est belle, et elle ne comprend pas qu'il y ait un autre usage à faire de la beauté que celui de la vendre. Hermas est froide et régulière comme une statue; elle poserait dans les ateliers, si elle ne posait dans les rues.

ARTÉMISE.



Plus âgée qu'Ismène, moins belle qu'Hermas, Artémise suit aussi une carrière bien plus épineuse. Nulle mieux qu'elle ne sait verser à propos à ses voisins le champagne, ou faire allumer les bougies du lansquenet. Elle devine tout de suite l'homme qui lui prêtera un louis et lui permettra de s'intéresser dans sa partie. Est-elle associée avec le propriétaire du tripot, ou exerce-t-elle pour son propre compte? nul ne le sait. Il est probable qu'elle fait les deux choses à la fois. Artémise est plus joueuse encore que courtisane; elle finira comme tous les joueurs: elle se jettera dans la Seine, puisqu'il n'est pas reçu que les femmes se brûlent la cervelle.

CHAPITRE VI.

La Parisienne.



Les uns vous diront : — La Parisienne se lève à midi, elle déjeune avec du racahout des Arabes, lit tous les journaux, et s'étend sur son divan. Dans l'après-midi elle reçoit ses nombreux adorateurs et ses non moins nombreuses amies. A quatre heures elle fait atteler sa calèche, et va faire un tour au bois ; en hiver elle reste au coin du feu à lire les romans nouveaux, ou bien elle court les magasins ; le soir elle va à l'Opéra encore en calèche. La Parisienne a

un chien, un amant et cent cinquante mille livres de rentes.

— Ça la Parisienne! mais vous n'y songez pas, s'écrieront les autres : la Parisienne ne se lève pas, elle reçoit le matin dans son lit; loin de déjeuner avec du racahout, elle prend du thé avec des sandwichs; à quatre heures elle ne fait pas atteler sa calèche, mais elle monte à



cheval; le soir on la voit installée dans une loge aux Bouffes avec un bouquet de fleurs d'orangers et de camélias; jamais de sa vie elle n'a parcouru un journal ou un roman; elle a deux

amants et pas de chien ; son mari lui fait quarante mille francs de pension pour sa toilette.

— Vous n'y êtes pas du tout, mes chers amis, reprendra un troisième peintre de mœurs : la Parisienne habite un cinquième étage avec un balcon entouré de fleurs ; elle ne déjeune ni avec du thé ni avec des sandwichs, mais avec deux sous de lait et une flûte ; au lieu d'aller au bois en calèche ou à cheval, elle passe la journée à coudre ou à broder. Celle-là lit des romans par exemple ; elle a un chien, un perroquet, et même quelquefois deux serins ; son amant lui achète une robe tous les six mois, et la conduit de temps en temps à l'Ambigu-Comique.

— La Parisienne se fait habiller chez Palmyre, dit celui-ci.

— Elle commande ses chapeaux chez Herbeaux, reprend celui-là.

— Elle a un boudoir en velours bleu-de-ciel.

— Il est ordinairement en satin vert-eau avec des baguettes d'or.

— La Parisienne est spirituelle.

— La Parisienne porte des éventails de Duvelleroy.

— La Parisienne aime à tourmenter ses rivales.

— Elle habite le faubourg Saint-Germain.

— On ne la trouve que dans la Chaussée-d'Antin.

— Elle n'est visible que dans le faubourg Saint-Honoré.

— La véritable Parisienne habite seulement les hauteurs de la Nouvelle-Athènes. Elle a un superbe appartement meublé par un notaire, une bonne qui est sa confidente, et quatre ou cinq amis qui la conduisent aux Variétés, au Vaudeville, au Palais-Royal et au Rocher-de-Cancale.

Il y a des gens pour lesquels la Parisienne est une femme qui monte à cheval, qui nage, qui fait des armes perpétuellement.

D'autres qui s'imaginent que toutes les Parisiennes sont peintres, musiciennes, poètes de premier ordre. Pour ceux-là une Parisienne ne parle pas, elle étincelle; sa conversation ne se compose pas de mots, mais de fusées; toute sa personne est un feu d'artifice d'esprit.

Plusieurs croient de bonne foi que toutes les Parisiennes cherchent à empoisonner leur mari et écrivent leurs mémoires. Ceux qui ne

vont pas tout à fait aussi loin sont cependant persuadés que les Parisiennes ont un faible décidé pour les galériens, comme Lélia, et qu'elles s'habillent en odalisques comme la princesse du *Secrétaire intime.*

Où trouver la Parisienne au milieu de tout cela?

La Parisienne est partout et nulle part; il y en a dans le faubourg Saint-Germain, dans la Chaussée-d'Antin, dans le faubourg Saint-Honoré, et même sur la place Bréda.

La Parisienne n'en est pas moins un objet très-rare : *Rara avis in terris.*

La supériorité de la Parisienne sur la femme de province date du règne de Louis XIII. Marion de Lorme est une des premières Parisiennes dont la tradition nous ait gardé le souvenir. Mademoiselle de Rambouillet, dans son genre, fut aussi une Parisienne. Les mœurs de la régence perfectionnèrent encore ce type charmant. La Parisienne du dix-huitième siècle sortit un jour, comme Vénus, des flots d'écume du vin de Champagne. La Parisienne de la révolution et de l'empire continua Rome et la Grèce; celles d'aujourd'hui n'ont pas de vocation bien décidée. Elles sont éclectiques : abeilles de la civilisa-

tion, elles prennent leur miel sur toutes les fleurs; elles puisent çà et là leurs mœurs et leurs usages; elles continuent la grande mission de l'esprit national; elles éclaircissent toutes les questions de modes en se les appropriant : elles ont popularisé le plaid écossais, le tartan anglais et le burnous arabe. S'il leur prend fantai-



sie un jour d'adopter le costume des Esquimaux, soyez sûr qu'elles en feront la chose la plus gracieuse du monde.

Cette supériorité du beau sexe de Paris s'explique naturellement. L'influence de la cour sous la monarchie, la présence de tant d'hommes distingués, le mouvement perpétuel qui se fait dans toutes les classes de la société, le contact des œuvres d'art et des artistes, rendent nécessairement les femmes plus fortes, plus intelligentes, plus spirituelles. A Paris, la vie des femmes est un véritable combat ; elles sont d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles ont été conquises plus de fois. Il y a deux obstacles à franchir avant d'arriver jusqu'à elles : le cœur et la toilette ; l'une est la contr'escarpe de l'autre.

Cependant nous devons le dire, depuis qu'il n'y a plus de salons à Paris, la Parisienne a beaucoup perdu de son empire. Autrefois l'esprit ressemblait à un habit de luxe qu'on ne mettait que dans les occasions solennelles, et en quelque sorte pour aller à la cour. L'esprit avait bien sa coquetterie, mais aussi il avait sa pudeur. On y regardait à deux fois avant de se mettre en frais d'esprit ; on attendait l'occasion, et, pour les femmes, ce n'était pas l'affaire la plus importante de la vie ; on faisait de l'esprit au salon et du sentiment dans le bou-

doir. Aujourd'hui les choses ont changé de face : à force de courir les rues, l'esprit a traîné sa tunique de gaze dans la fange des ruisseaux ; il a emprunté bien des cancans dans la loge des portières, bien des grossièretés dans les estaminets ; il hante ouvertement des lieux où il n'allait qu'avec le manteau couleur de muraille. L'esprit s'est fait médisant, tapageur ; il sent le tabac et l'eau-de-vie. Chose incroyable, et qui paraîtra paradoxale, ce qui reste de l'ancien esprit français s'est réfugié dans quelques journaux. Malheureusement ce n'est point là qu'on va le chercher. Peut-être plus qu'aucune chose de ce monde, l'esprit a besoin d'être renfermé en de certaines limites. Aujourd'hui qu'il a tout envahi, il est presque devenu un vice d'autant plus funeste qu'il exerce ses plus terribles ravages sur les femmes, car c'est surtout chez elles que l'esprit s'agrandit aux dépens du cœur. Nos aïeules commençaient et finissaient par le sentiment ; celles qui n'étaient pas amoureuses avaient la ressource de se faire jansénistes ou illuminées : les Parisiennes modernes ne commencent ni ne finissent de la même manière, et il manque par conséquent à leur esprit cette indulgence et cette délicatesse que donne l'a-

mour, qui est la plus douce et la plus complète de toutes les expériences.

Si Manon Lescaut revenait au monde, elle serait fort peu touchée des derniers sacrifices du chevalier Desgrieux. Cela est triste, mais le physiologiste ne doit pas se laisser attendrir ; il faut qu'il prenne les Parisiennes comme elles sont.

Faire le portrait d'une Parisienne est chose vraiment impossible. On la devine plutôt qu'on ne la comprend, on l'écoute plutôt qu'on ne la voit, on la sent plutôt qu'on ne la touche. Les descriptions des romanciers sont pleines de mauvais goût, parce qu'elles sont pleines de mensonges. Les plus délicats même n'évitent pas toujours cet écueil. Lire un chapitre de roman pour savoir ce que c'est qu'une Parisienne, et copier une gravure de modes pour devenir homme comme il faut, sont deux travers parfaitement identiques.

On a écrit des volumes sur la Parisienne, et on en écrira encore, parce que les sujets qu'elle représente sont inépuisables. La grâce, l'originalité, le bon goût, défient l'imagination de tous les hommes de lettres de la terre. Nous pourrions, nous aussi, parler de boudoirs, de

meubles en palissandre, de porcelaines de Sèvres, de paravents en laque; nous pourrions commenter tous les articles de modes de madame Constance Aubert, amonceler gazes sur satin, cachemires sur batiste, améthystes sur saphirs, et vous dire ensuite : Voilà la Parisienne. Nous aimons mieux nous contenter d'une phrase qui la résume à nos yeux : *La Parisienne est un homme d'esprit.*



CHAPITRE VII.

La Madeleine parisienne.



A quarante ans, il arrive quelquefois qu'une Parisienne a du bon sens. Après une vie des plus agitées, elle éprouve le besoin de se ranger.

Un homme l'a trompée. Le premier faux pas l'a conduite dans un abîme. L'abîme est devenu un métier. Le génie de la spéculation dominait le siècle, elle a subi l'impulsion générale, et comme elle était femme, c'est-à-dire une

mine de plaisir très-recherchée, elle prit le parti de se mettre elle-même en actions. Sa toilette lui servit de prospectus; chaque jour les meilleures ouvrières de Paris rédigèrent des réclames de gaze et de satin; elle sut se créer des patrons empressés qui la vantèrent partout, des experts jurés attestèrent dans les cercles que l'argent confié à ses mains habiles produisait cinquante pour cent en plaisirs. La jeune industrielle vit bientôt affluer chez elle tous les capitaux, mais au lieu de prendre de toutes les mains, elle eut la haute habileté de choisir ses commanditaires; elle délivra des coupons d'amour à trois ou quatre personnes à la fois. Quand un seul voulut prendre à sa charge unique tous les frais de l'entreprise, elle livra le capital social en entier, se réservant à peine un ou deux amants de cœur comme prime et actions industrielles.

A quarante ans, comme nous venons de le lire tout à l'heure, elle s'avise qu'il est temps de se repentir comme Madeleine. Elle fait sa liquidation, renvoie ses amants, et se trouve à la tête d'une vingtaine de mille livres de rentes.

Alors plusieurs moyens se présentent à elle pour être heureuse. Elle peut se marier. Avec

qui ? nous direz-vous. Et parbleu ! avec tout ce qu'il y a de mieux. Quand on a une inscription de quatre cent mille francs, on n'a qu'à choisir parmi les maréchaux-de-camp de l'empire,



les procureurs-généraux dégommés de la restauration, et les agents de change de juillet.

Une fois mariée, elle a des enfants qui la rendent malheureuse ; cela la distrait sur ses vieux jours.

Elle peut encore se fixer dans une ville de province ; et comme elle sait ordinairement l'anglais, il lui est permis de se faire passer pour une douairière immensément riche, et un peu folle. Dans ce cas, elle habille ses domestiques en cipayes ; on la porte dans les rues en palanquin, et mille autres extravagances. Elle se fait appeler lady Douglas Wilmord, veuve d'un colonel mort au service de la Compagnie. Elle parle de Tippo-Saïd au sous-préfet et de la chasse au tigre au lieutenant de louveterie.

Si cette vie l'ennuie, elle peut encore congédier ses cipayes, se retirer dans son pays, faire acheter par toutes sortes de tourments l'espérance de sa succession à ses malheureux parents, et mourir en léguant tous ses biens à l'Église.

Aujourd'hui la courtisane ne se retire plus dans le creux des rochers. Vous voyez qu'elle a mille autres manières plus ingénieuses de se repentir.

Avouons-le, ces madeleines sont rares; mais il leur sera beaucoup pardonné, parce qu'elles ont eu beaucoup d'esprit.

CHAPITRE VIII.

Première réflexion profonde.



l n'y a pas plusieurs manières d'être heureux avec les femmes. On ne fait pas la cour à une femme de Paris comme on la ferait à une femme de province, mais on en triomphe de la même façon.

Il faut toujours dire à une Parisienne, comme à une provinciale, qu'on a quelque chose d'où

dépend sa vie et la vôtre à lui communiquer, et lui demander un rendez-vous à minuit.

La provinciale allumera sa lanterne sourde, marchera sur la pointe des pieds, et viendra vous ouvrir la porte dérobée du jardin.

La Parisienne fera monter son portier, elle lui mettra une pièce quelconque dans la main, lui demandera des nouvelles de son bouvreuil, et, en remuant quelque meuble, elle lui dira : — Pierre, Matthieu, Duval, ou tout autre nom de portier, j'attends du monde ce soir.

— Ah! ah! — répondra le portier.

— Vous ne ferez pas attendre le cordon, n'est-ce pas? On se réunira à une heure du matin.

Deuxième Ah! ah!

— Il y aura une personne.

Troisième Ah! ah!

Le soir vous frapperez à la porte cochère, un homme, ayant l'air parfaitement endormi, viendra vous ouvrir en faisant semblant de se frotter les yeux. Vous gravirez les escaliers avec les ailes de l'Amour, et vous serez heureux, si vous l'êtes.

Ce système est le seul usité à Paris, à moins qu'on n'emploie l'échelle de soie.

Ce qu'une bourgeoise fait avec son portier, une femme de banquier le fait avec son concierge, une baronne avec sa caméristе, et ainsi de suite.

Nous devons ajouter qu'en province il est bon d'ajouter en post-scriptum à la lettre qui demande un rendez-vous, qu'on est décidé à se brûler la cervelle, si on ne l'obtient pas.

A Paris, ce n'est pas nécessaire.



CHAPITRE IX.

La Parisienne du quartier latin.



La main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, j'affirme que mon intention n'est point de donner ici une contrefaçon de la grisette de Jules Janin ou de celle de Paul de Kock, ce qui est absolument la même chose. Je n'aime pas la grisette; bien plus, je la nie complétement. Ne venez pas maintenant me ci-

ter Béranger et me parler de Frétillon, parce que je vous prouverai que Frétillon n'est pas une grisette!

Frétillon, c'est la fille du peuple livrée à elle-même ; c'est l'enfant qui fait flèche de tout pour lutter contre la misère, de son esprit, de sa grâce, de son corps. Celle-là n'a ni ambition, ni envie, ni orgueil. Dans ses rêves innocents, elle ne voit passer ni laquais ni livrées, ni riches équipages, ni toilettes de bal. Même devant son miroir la pensée ne lui vient pas qu'elle pourrait jouer tout comme une autre le rôle de grande dame; elle monte rapidement les escaliers qui conduisent à sa mansarde sans se préoccuper de ce qui se passe au premier étage ; elle est toujours gaie, toujours contente, et si parfois le dimanche elle soupire toute seule à sa fenêtre en contemplant les étoiles, ce n'est pas qu'elle attende du ciel un amant imaginaire, mais bien parce que l'ouvrier qui loge sur le même carré vient de rentrer en fredonnant une chanson joyeuse, et sans lui dire le bonsoir accoutumé. Toujours bonne, toujours sensible, toujours dévouée, Frétillon ne lit pas de romans, elle ne va pas à la Chaumière; Frétillon ne danse pas le cancan, soyez-en sûr;

personne ne lui fait la cour, mais ceux qui l'aiment le lui disent tout de suite, et il y en a beaucoup. Elle n'a pas besoin, pour sentir son cœur ému, de lire les aventures imaginaires de M. Alfred ou de M. Arthur; elle n'a pas la sensibilité du cabinet de lecture; mais le vieillard qui passe, la pauvre mère qui tient un enfant



par la main la font pleurer; elle partage son pain avec tous ceux qui ont faim; rien ne lui appartient, pas même son cœur; elle pratique toutes les vertus, elle fait toutes les aumônes; son argent d'un côté, ses baisers de l'autre, sa

bonne volonté partout. Frétillon ne connaît pas de romances, mais elle chante des chansonnettes; à son cou vous ne verrez suspendu ni une tresse de cheveux, ni un médaillon prétentieux, fades reliques d'un amour plus fade encore, mais seulement la croix d'or que lui donna sa mère en mourant. Frétillon se donne, mais elle ne se vend pas; elle n'a pas d'envie parce qu'elle a du courage; ses fautes paraissent excusables parce qu'elles ont pour elles la franchise, qui est une seconde innocence. Si on lui proposait de devenir grande dame, elle vous rirait au nez; si on lui donnait une robe de soie, elle la mettrait bien vite au mont-de-piété pour secourir quelque malheureux. Frétillon n'est pas romanesque, mais elle est sensible, ce qui vaut beaucoup mieux. Lorsqu'un amant l'abandonne, elle pleure longtemps, car elle ne sait pas quelle faute elle a commise, et comment elle a pu mériter un tel malheur. Si elle se console, ce n'est pas sa faute, car elle ne demanderait pas mieux que de rester sage toujours, mais quand son cœur parle, elle ne sait pas résister, voilà pourquoi il y a toujours une certaine fierté dans toutes ses faiblesses, une certaine règle dans son désordre. Avec un peu d'imagination

on pouvait trouver un type comme la grisette ; il fallait du cœur pour créer Frétillon. L'une est fille de Paul de Kock, l'autre est l'enfant de Béranger.

La Parisienne du quartier latin participe à la fois de la grisette et de Frétillon ; elle a le costume de la première et l'ignorance de la seconde ; elle danse le cancan, mais elle ne sait pas



écrire ; elle porte une robe de satin, mais cette robe est déchirée ; elle aime les échaudés, mais

elle ne sait pas faire les crêpes; elle se donne à un étudiant, mais elle dédaignerait un commis-marchand. Plus paresseuse que Frétillon, mais moins orgueilleuse qu'une grisette, elle ne repassera pas sa robe elle-même, mais elle s'affublera sans regret de la première loque venue. Que ses bas soient troués, ses chemises déchirées, jamais il ne lui viendra à l'idée de prendre l'aiguille pour les raccommoder; elle ne sait faire qu'une seule chose au monde, l'amour!

Nous ne vous dirons pas d'où sortent ces femmes Regardez-les seulement poser leurs pieds sur le pavé boueux du quartier latin. Avec quelle précaution elles marchent! on voit qu'elles ne veulent pas arriver crottées. A peine sont-elles entrées dans la chambre de l'étudiant, que le chapeau est mis de côté, le châle jeté sur un fauteuil, les gants lancés en l'air. Si monsieur veut travailler, elles le laissent faire; s'il veut lire, elles dorment; s'il veut écrire, elles fument. Pour elles le suprême bonheur, après l'amour, c'est la paresse. Quand le soir arrive, elles prennent le bras de leur amant et vont avec lui à l'estaminet; elles jouent au domino, au piquet, au billard même, comme le premier venu.

Les premiers jours du mois, l'invasion es complète; les hirondelles viennent suspendre leur nid dans les hôtels garnis du quartier latin. On mange à deux la pension mensuelle. Quand le milieu du mois arrive, l'émigration commence. Les oiseaux de passage s'envolent vers des climats plus doux. L'amour repasse les ponts. Il faut recommencer la vie de tous les jours. L'étudiant commente Cujas ou Hippocrate; et sa maîtresse, que fait-elle?

Suivez-la si vous voulez le savoir, car pour moi je n'ai pas le courage de vous le dire. Elle a été si heureuse pendant quelques jours!



CHAPITRE X.

La Parisienne excentrique.



uelquefois on voit passer sur le boulevard une femme jeune encore, ou qui en a l'air, ce qui revient absolument au même. Tout le monde se retourne pour la regarder; cependant sa mise n'est pas riche, ses traits n'ont rien qui puisse la faire remarquer. C'est son costume pourtant qui lui

vaut cette attention dont elle est l'objet. Elle n'est pas élégante, mais elle est originale.

La femme excentrique adopte généralement une seule couleur : le noir, le blanc, ou l'écossais; elle est vouée à une seule nuance. Le plus souvent elle porte ses cheveux à la Ninon, ou partagés par une raie et ramenés sur les tempes comme les hommes. En guise d'ombrelle, elle tient assez volontiers un livre à la main. Ce livre ne dépasse pas le format in-octavo, pour qu'on ne puisse pas le confondre avec un solfège.

Elle traîne un chien en laisse; mais ce chien doit appartenir aux espèces passées de mode : un carlin, par exemple.

L'autre jour cependant nous en avons aperçu une avec un chien Terre-Neuve.

La femme excentrique regarde fixement; elle lance des coups d'œil de dédain sur les magasins de marchandes de modes, et entre fièrement chez les libraires ou les marchands de comestibles.

Quand elle prend l'omnibus du chemin de fer, elle monte sur la banquette d'en haut.

Si elle a une connaissance puissante, elle fait solliciter au parquet une permission de s'habil-

ler en homme; ce qui équivaut pour les femmes à la faculté de porter des pistolets de poche.

La Parisienne excentrique a quelquefois une amie plus excentrique qu'elle. Nous pourrions lui donner un nom pris dans le calendrier; nous aimons mieux la désigner sous son nom générique, la *maîtresse de piano*. Voilà une existence accidentée, des sentiments bizarres, et des mœurs qu'on ne retrouve qu'à Paris. Il y a des femmes qui s'intitulent *maîtresses de piano*, comme certains individus s'appellent *hommes de lettres*; c'est un titre qui n'engage à rien et qui rend propre à tout. Comment vit la *maîtresse de piano?* où loge-t-elle? comment s'habille-t-elle? c'est ce que l'*homme de lettres* seul pourrait nous dire. Comment lui est venu ce tartan? où a-t-elle pris ce chapeau de velours puce? qui lui a donné ces brodequins délabrés? Est-ce une barcarolle, une sonate ou une cavatine que contient ce rouleau de musique qu'elle tient toujours à la main, talisman magique avec lequel elle se fait faire place dans la vie? Quelle sombre expérience on lit dans ses regards minés par cette fièvre de tous les instants qu'on appelle la misère! avec quel

superbe dédain des hommes et de l'omnibus elle marche au milieu de la fange, elle, l'artiste inspirée, la Sapho nomade, la Corinne des boues de Paris! Qu'on nous montre une de ses écolières, que nous allions nous jeter à ses pieds et la remercier d'avoir compris une telle femme. Qui parle ici d'écolières? l'infortunée n'en a jamais; il lui faudrait flatter un père stupide ou une tante imbécile, et elle a l'âme trop haut placée pour mentir. Ses souliers peuvent prendre l'eau, mais son cœur, jamais. Aussi comme elle est maigre, pâle, étiolée. Harpagon en la voyant passer aurait envie de prendre une leçon de piano. Gardez-vous de la plaindre cependant, car la voici qui entre dans un établissement hollandais. Pourquoi as-tu trente-cinq ans? pourquoi sommes-nous en 1841, pauvre bohémienne venue trop tard? Que te manque-t-il pour jouer du tambour de basque et t'appeler Esméralda!

L'heure du bouillon est aussi pour la maîtresse de piano celle des visites; elle se rend chez son amie la Parisienne excentrique. Qui pourra jamais redire ce qui se passe entre elles, et les confidences qu'elles se font à la lueur mourante d'une chandelle de deux sous!

Lorsque vous entrez chez la femme excentrique, au lieu d'un lit vous trouvez un hamac.



Elle vous reçoit couchée et en se balançant.

On ne lui connaît ni rentes ni rien qui puisse y suppléer, et cependant jamais elle ne déménage.

La femme excentrique se rapproche de son sexe par un seul côté, la musique ; ce serait un homme si elle ne chantait pas d'une manière si fausse les mélodies de Schubert.

Son prénom est toujours bizarre; elle s'appelle Scolastique, Gothie, Pulchérie ou Gertrude.

Elle est toujours Espagnole d'origine.

Quelquefois, au moment où ses amis s'y attendent le moins, elle donne un concert; elle a bien soin ce jour-là d'avoir la migraine et d'être horriblement enrhumée.

La femme excentrique porte en guise de bijoux un poignard à sa jarretière.

Elle trahit le plus souvent qu'elle peut son origine espagnole. Pour toute bague elle a un anneau de fer à l'index; elle le regarde de temps en temps et soupire.

Si vous lui demandez quels sels contient son flacon, elle vous répondra : — De l'acide hydrocyanique.

L'abbé Châtel vient quelquefois lui rendre visite; la conférence dure longtemps.

Malgré le mystère dont elle s'enveloppe, le bout de l'oreille perce toujours, et on finit par s'apercevoir que la femme excentrique n'est qu'un Bas-Bleu déguisé.

CHAPITRE XI.

La Parisienne nomade.



Ne lui demandez ni d'où elle vient ni où elle va, car probablement il lui serait impossible de vous le dire. Il y a six mois, elle était sous-maîtresse dans un pensionnat de l'île Saint-Louis ; depuis deux jours elle est dame de comptoir dans un café du boulevard des Italiens. Elle a changé de métier, mais non pas de physionomie ; elle est toujours la même, tou-

jours jolie, les traits un peu fatigués, par exemple, mais l'œil vif et la bouche souriante.

Voilà ce qu'elle fait aujourd'hui. Ce qu'elle fera demain, qui pourrait le lui apprendre? Demain un prince russe deviendra peut-être amoureux d'elle et l'enlèvera, ou bien encore ira-t-elle établir un magasin de lingerie en province; à moins cependant qu'elle ne préfère débuter à la Porte-Saint-Martin.

Tantôt elle est veuve, tantôt elle est mariée, mais alors vous pouvez être sûr qu'elle vit séparée de son mari; le plus souvent elle est libre de disposer de sa main. Elle est née à Paris, mais elle ne sait pas dans quel arrondissement. La seule mère qu'elle ait connue est une tante. A quinze ans, un vieux philanthrope lui propose de lui faire un sort; elle accepte. La voilà toute seule dans une chambre de la rue Tiquetonne, entre une commode, un lit, un canapé fané, et quatre lithographies représentant la conquête du Mexique. Voilà ce que les vieux philanthropes appellent un sort. Notre héroïne veut s'en faire un autre; elle s'en fait même deux, trois, quatre; nous pourrions compter jusqu'à cent avant de faire une croix.

Elle a aimé, et on l'a aimée; elle a connu

l'opulence et la misère; elle a dîné chez Borel et avec deux sous de pommes de terre frites; elle a eu loge à l'Opéra, et elle a été au parterre des Funambules; elle a eu des femmes de chambre, et elle l'est devenue à son tour; elle a parcouru tout le continent au service d'une famille anglaise, résistant avec une égale fermeté aux agaceries de mylord et aux caprices de milady. Bientôt ennuyée de cet état, lasse d'exposer ainsi tous les jours son honneur et sa dignité, elle s'est mise à voyager pour son propre compte. L'Allemagne, la Pologne, la Russie, l'ont vue tour à tour exerçant toutes les professions, portant tous les costumes. A Saint-Pétersbourg on l'accuse de propagande, et on est sur le point de l'envoyer en Sibérie, pour avoir appris l'air de *la Parisienne* à un officier de la garde; à Berlin elle débute au Théâtre-Français et le roi de Prusse parle de faire traduire une tragédie de Sophocle et de lui en donner le principal rôle. Vous croyez peut-être que, satisfaite de cette gloire, elle a préféré le métier de tragédienne grecque à celui de Juive errante, détrompez-vous; au bout d'un an l'idée lui est venue de traverser les mers pour diriger à Philadelphie un

atelier de modistes : c'est là qu'elle a refusé la main d'un mulâtre millionnaire, pour revenir à Paris avec un troisième danseur chuté au théâtre de New-York.

Abandonnée par son danseur, elle s'improvise maîtresse de piano. Un officier de spahis devient amoureux d'elle et l'emmène en Afrique ; un jour plus tard, elle s'asphyxiait.



A Alger elle établit un café, et les officiers en garnison la surnomment la *Belle limonadière.* Le spahi se dégoûte d'elle, la voilà entre les mains d'un zouave ; le zouave la bat, elle le quitte

pour un sous-intendant militaire : celui-ci, après avoir fait quelques trous à la lune, est obligé de fuir ; notre héroïne passe en Espagne.

Elle donne des concerts à Alicante ; à Madrid, elle se présente comme faiseuse de corsets : à Grenade, comme artiste pédicure ; à Barcelonne, elle fait annoncer dans les journaux qu'elle donne des leçons de français et apprend à déclamer *à l'instar de mademoiselle Rachel.*

Un grand seignenr espagnol lui assure à sa mort un legs considérable ; les héritiers font casser le testament. Vous croyez que ce coup va l'anéantir ; dans huit jours il n'y paraîtra plus, le temps seulement de songer à autre chose. Regardez si cette femme qui change des pièces de dix sous à son comptoir a l'air de regretter le passé ; elle est aussi heureuse que si elle n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

Elle n'y restera pas longtemps, à ce comptoir ; gardez-vous d'en douter. Ahasvera reprendra bientôt le cours de ses voyages ; l'hiver prochain elle dansera peut-être le cancan à Munich, si toute fois elle ne préfère tenir une table d'hôte à Bordeaux.

Tant que ses forces la soutiendront elle ira ainsi par monts et par vaux, portant partout les traditions de Paris. Avec cinquante missionnaires de ce genre, l'Europe serait à nous avant vingt ans. Quand la vieillesse la gagne, elle revient au gîte; heureuse si elle retrouve ce qu'elle avait au commencement de sa carrière, un lit rue Tiquetonne. Heureuse ou malheureuse, elle ne se plaindra pas; car elle aime mieux mourir portière à Paris que baronne partout ailleurs.



CHAPITRE XII.

Un ménage du grand monde.

LOUISE DE F.... A ERNESTINE DE B....

Chère Ernestine,



La première fois que j'ai vu mon mari, c'était quinze jours avant mon mariage. Le soir même des noces nous sommes partis pour l'Italie. Comme je serais contente si tu étais auprès de moi! Que de confidences j'ai à te faire! Mais le

papier me fait peur; il me semble qu'il a une âme, qu'il comprend tout ce qu'on lui dit, et qu'il le raconte. Nous ne voyons ici que des Anglais et des Anglaises. Les uns ont traversé le Bosphore à la nage, les autres ont fait l'ascension du Mont-Blanc. Toutes ces dames montent à cheval. Adolphe veut aussi que j'apprenne. J'ai voulu résister, parce que je n'aime pas les chevaux; il m'a brusquée. J'ai pleuré, il m'a quittée en riant. Depuis hier, un carabinier pontifical me donne des leçons. Adolphe prétend que je me formerai.

Tiens, ma chère amie, tout ceci n'est que du bavardage, il faut que je te dise la vérité. Il me semble que la seule consolation que je puisse ambitionner, est de te raconter tout ce que je pense. J'ai beaucoup appris depuis que je suis mariée. Je crois qu'Adolphe ne m'aime pas, et qu'il ne m'aimera jamais. Et si à mon tour j'allais faire comme lui? ma mère ne m'a-t-elle pas dit, quand je refusais de la quitter, qu'il fallait aimer quelqu'un dans la vie?

Mais, je me trompe sans doute, c'est mon peu d'expérience qui cause tous mes chagrins. Adolphe m'aime, et c'est moi peut-être qui suis froide à son égard. Cependant il m'a semblé

bien des fois qu'il repoussait mes caresses. D'où vient que si jeune, sans avoir vu le monde, je me suis fait une idée de l'amour que déjà je ne trouve point à réaliser ? Il me semble que l'on doit être bien heureux de vivre éternellement auprès de quelqu'un qu'on aime. S'il en est ainsi, j'ai tort de me créer des chimères; mon mari doit être bien heureux, car il est toujours content. Eh bien ! cette joie me fait mal, on dirait que j'en suis jalouse. Pourquoi donc m'effrayer de ce plaisir si c'est moi qui le fais naître? Il me semble pourtant que mes craintes cesseraient si je voyais quelquefois Adolphe en proie à une tristesse semblable à la mienne. L'amour heureux est-il gai ou mélancolique ? ma sœur, toi qui es mariée depuis un an, dis-moi ce que c'est que l'amour.



LETTRE D'ADOLPHE DE F.... A ARTHUR DE C....



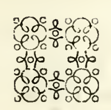
Dans un mois je serai à Paris. Le tête-à-tête avec ma femme est insupportable. Décidément le mariage ne me vaut rien. Louise est une petite pensionnaire ignorante dont il est impossible de rien faire ; je crois qu'elle est romanesque. C'est une femme jugée. A Paris, nous vivrons séparés. J'irai voir le docteur K...., qui me rédigera une consultation à cet effet. Tu conçois bien que je n'ai pas de temps à perdre à faire l'éducation de ma femme. Dans un mois nous nous reverrons. Informe-toi si Rosalie est toujours vacante à l'Opéra.

RÉPONSE D'ERNESTINE A LOUISE.



Si je connaissais ton mari, je pourrais te donner quelques conseils, et te tracer des règles de conduite. Mais je ne veux pas agir en aveugle dans une affaire où ton bonheur est en jeu. Ne songe pas à l'amour si tu veux être heureuse; réfugie-toi dans l'habitude, prends Adolphe comme il est, ne te préoccupe ni de sa tristesse, ni de sa gaîté, et pour le reste compte sur les enfants que tu auras bientôt. Quand on est mère, on souffre moins de son isolement. Je sens que ma fille me consolerait, si j'avais besoin d'être consolée.

Notre plus grand ennemi est nous-mêmes ; c'est l'imagination qui nous perd. Méfie-toi de la tienne. Ton mari finira par t'aimer, mais il faut faire bien des sacrifices, cacher bien des blessures pour arriver à ce résultat. S'il résiste, si tu ne peux parvenir à te l'attacher, alors, ma pauvre Louise, tu feras comme tant d'autres : tu mourras de chagrin de voir ta vie ainsi livrée à la solitude du cœur, ou bien tu te consoleras. Je crois même qu'à ta place je prendrais ce dernier parti ; mais heureusement le moment de faire un choix n'est pas encore venu.



DÉNOUEMENT.

Un an s'est écoulé depuis cette correspondance. Le docteur K.... a donné sa consultation ; les deux époux vivent séparés. Louise a passé une année dans les larmes. Son amie Ernestine, qui est venue se fixer à Paris, l'a conduite dans le monde cet hiver. Il y a quelques jours, elles sont parties ensemble pour Bade. Un ami du mari d'Ernestine, le marquis de S..., qui a été le cavalier de Louise dans tous les bals, doit aller les rejoindre. Adolphe, de son côté, s'est dirigé vers Spa avec Rosalie. A son retour, Louise sera parfaitement consolée; elle ne se plaindra plus d'être obligée de vivre séparée de son mari. Les deux époux, toujours remplis de politesse et d'égards l'un vis-à-vis de l'autre, ne se verront qu'à de rares intervalles; et si par hasard on les aperçoit ensemble à l'Opéra ou au bois de Boulogne, les

peintres de mœurs ne manqueront pas de dire en les désignant : « Voilà un lion et une lionne ! »



CHAPITRE XIII.

Seconde réflexion assez leste.



Quand vous mettez pour la première fois les pieds dans la chambre d'une Parisienne, vous

ressentez une émotion qui ne ressemble nullement à celle que l'on éprouverait en province dans la même situation. En province, on laisse régner partout un désordre affecté : les rendez-vous ont l'air d'une surprise ; en cédant on veut laisser croire qu'on résiste. A Paris, on cherche à vous aplanir les voies : la lampe a l'air de briller plus doucement, le silence lui-même semble plus intelligent, et les meubles plus familiarisés avec votre présence. La femme de Paris a le don de communiquer la vie à tout ce qui l'entoure ; les rubans de ses souliers traînent sur le parquet comme des serpents endormis, et sa robe, négligemment jetée sur un fauteuil, semble se reposer, dans sa molle attitude, du bonheur d'avoir porté ses charmes tout le jour.

A Paris on peut oublier le nom de sa première maîtresse, mais on se souvient de sa chambre à coucher.

Troisième réflexion assez hasardée.

Les jeunes gens de province, quand ils voient passer une femme, regardent tout de suite le

visage pour savoir ce que tiendra le cœur. A Paris, il faut examiner d'abord les pieds et les mains. Regardez une Parisienne dans les yeux avec persistance et ténacité, aucune émotion ne se trahira sur sa figure. Examinez attentivement son pied ou sa main, elle rougira et détournera la tête. Il faut regarder une Parisienne de bas en haut.



CONCLUSION PHILOSOPHIQUE.

La provinciale éloigne de la paysanne ; la Parisienne détrompe de la provinciale, et guérit de la femme.



TABLE.

FIN.

DICTIONNAIRE DE CONVERSATION

A l'usage des Dames et des jeunes Personnes, ou

Complément nécessaire de toute bonne éducation;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE **M. W. DUCKETT**,

Rédacteur en chef du Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture.

AVEC LE CONCOURS

Des principaux Collaborateurs à ce grand ouvrage.

OUVRAGE TERMINÉ.

L'ouvrage complet, illustré de 1,560 charmantes figures, et orné de 25 cartes géographiques coloriées, formera 10 volumes petit in-8° anglais d'environ 450 pages. Prix de chaque volume, 3 fr. 50 c.

Liste des Cartes géographiques qui accompagneront le Dictionnaire.

1° Mappemonde. — 2° France par départements. — 3° France par anciennes provinces.—4° Europe. — 5° Asie. — 6° Afrique. — 7° Amérique méridionale. — 8° Amérique septentrionale. — 9° Océanie. — 10° Palestine. — 11° Algérie et Etats barbaresques. — 12° Gaules. — 13° Egypte. — 14° Confédération germanique (Autriche, Prusse, Pologne). — 15° Hollande et Belgique. — 16° Espagne et Portugal. — 17° Grèce ancienne. — 18° Italie ancienne. — 19° Italie et Sicile. — 20° Russie et Pologne. — 21° Grèce et Turquie. — 22° Suède et Norwège. — 23° Grande-Bretagne. — 24° Colonies françaises. — 25° Suisse.

MERVEILLES DE LA FRANCE, ou Vade mecum du petit voyageur, orné de nombreux dessins. 7 fr. »
Cartonné . . . . 8 fr. »

SOIRÉES DU DIMANCHE, par madame E[le] Foa, 6 petits vol., 2 dessins. Prix, broché . . 2 fr. »

PETITS CONTES HISTORIQUES, par madame E[le] Foa, 6 petits vol. ornés de dessins. Prix de chaque volume, broché. . . . . » 50 c.
Ils se vendent séparément.

CONTES, FABLES, HISTORIETTES, par Fénélon, illustrés d'un grand nombre de vignettes, par T[lle] Fragonard Prix, broché. . . . . 6 fr. »

L'ALMANACH PROPHÉTIQUE, tiré à 120,000 exemplaires. Prix . . . . » 50 c.

COMIC ALMANAK ou l'ALMANACH COMIQUE pour l'année prochaine, petit livre de luxe, orné d'un grand nombre de dessins sur bois et à l'eau forte sur acier, paraîtra le premier décembre.

L'ALMANACH DES ENFANTS, ou LES CORPS CÉLESTES, LES MÉTÉORES ET LES PLANTES, à la portée du jeune âge, par T. Dehay, secrétaire-général de la Société de statistique universelle, dessins explicatifs et instructifs par les premiers artistes. Cet ouvrage qui expliquera aux enfants tout ce qu'ils rencontrent dans les almanachs, et leur donnera les premiers éléments d'astronomie, de botanique, etc., paraîtra avant le premier janvier.

ÉDUCATION MATERNELLE, par madame A. Tastu, nouvelle édition revue par l'auteur, et ornée d'une infinité de dessins exécutés sous la direction de M. Ch Philipon. Cet ouvrage est également sous presse; il formera un cours complet d'éducation pour la première enfance, sera divisé en 9 parties et orné de 4 ou 500 gravures. Prix. . 15 fr. »

LA MORALE EN IMAGES. 40 dessins par MM. Alophe, Beaune, Charlet, Devéria, Jules David, Forest, Francis, Grenier, Janet-Lange, Léon

Noël, C. Roqueplan et autres artistes; 40 charmantes petites nouvelles, par l'abbé de Savigny, Auvial, E. Foa, Fournier, L. Guérin, Michelant et autres. Ce livre est une des plus morales et des plus jolies publications entreprises depuis longtemps. Le volume broché . . . . . 10 fr. »

OEUVRES DU CHANOINE SCHMID, illustrées par Gavarni, Bertrand, Perry, Géniole, J. David, etc., etc. Un magnifique volume de 800 pages, grand in-8°, jésus vélin, contenant un nombre infini de gravures sur bois, lithographies, etc., etc., et un beau titre gravé et rehaussé d'or. Traduction nouvelle, par Cerfberr de Medelsheim. Prix, 20 fr. »

Cette édition se publie sous les auspices de son Altesse royale Madame la duchesse d'Orléans, et a été adoptée comme livre de lecture pour Messeigneurs les Princes ses fils.

LE PANTHÉON DE LA JEUNESSE, vie des enfants CÉLÈBRES, illustré par Roqueplan, Gavarni, Wattier, Henri Monnier, etc. Le vol. broché 10 fr. »

LA MORALE EN ACTION ou LES BONS EXEMPLES, ouvrage exécuté sous la direction et publié sous les auspices de M. *Benjamin Delessert*, président de la caisse d'épargnes, et de M. de *Gérando*, pair de France. 120 dessins par M. Jules David. 1 beau volume in-8°. Prix. . . . . . 10 fr. »

LES DOUZE ETOILES, keepsake pour les jeunes personnes; texte de M. Ch. Richomme, dessins de M. Louis Lassalle. . . . . 9 fr. »

LE KEEPSAKE DE LA JEUNESSE. 1 vol. in-8°; dessins par Louis Lasalle. Prix. . . . 12 fr. »

LE VOCABULAIRE ILLUSTRÉ par plus de 800 dessins gravés sur bois et intercalés dans le texte. Grand in-8°. Prix, broché . . . . 12 fr. »
Cartonné . . . . 14 »
Cartonnage riche . . . . 16 »

MYTHOLOGIE ILLUSTRÉE, texte revu et corrigé

par Victor Philipon de la Madelaine. Beau volume grand in-18 orné de 100 gravures.

DIX ANS DE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE, texte par Mme Bodin, 10 jolies lithographies par Ch. Bour. Prix, broché. . . . . 10 fr. »
Cartonné. 12
En couleur cartonné. 20

HISTORIETTES ET IMAGES, texte par l'abbé Laurence de Savigny; livre-album pour les enfants. Prix. broché. . . . . 12 fr. »
Cartonné. . . . . 14 »

LE BONHEUR DES ENFANTS, texte par l'abbé Laurence de Savigny; plus de 200 gravures sur bois et 40 jolies lithographies. Prix, broché. . . 10 fr. »
Cartonné . . . . 12 »
En couleur, cartonné . . . . . . 18 »
— Le même ouvrage, sans les 40 lithographies, seulement le texte et les 200 gravures sur bois 6 fr. »
Cartonné . . . . 8 »
— Le même ouvrage, composé seulement des 40 jolies lithographies, broché . . . . 6 fr. »
Cartonné . . . . 8 »

GALERIE PITTORESQUE DE LA JEUNESSE, ornée de 40 lithographies d'après Victor Adam, texte de Mme Alida de Savignac. Cartonné . 10 fr. »
Colorié avec soin par un artiste . . 25 »
Les 40 lithographies seules, brochées. . 6 »

LA MÈRE GIGOGNE, texte de Mme Alida de Savignac, dessins d'après Victor Adam, charmant petit livre album pour les enfants.
Broché . . . . 7 fr. »
Cartonné . . . . 9 »
Colorié par un artiste . . . . 18 »
Dessins seuls, brochés. . . . . . . 4 »

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN, album illustré par des compositions de Victor Adam, avec un texte, 24 planches. Broché. . . 9 fr. »
Cartonné. . . . . 10 fr. »

FANTAISIES ARTISTIQUES, dessins par le même artiste, texte intéressant. Broché. . . 7 fr. »
Cartonné. . . . . 9 fr. »

FOLIES AMUSANTES, dessins du même artiste, texte amusant. Broché. . . . . 4 fr. »
Cartonné. . . . . 5 fr. »

L'ABÉCÉDAIRE MINIATURE EN ACTION, joujou instructif, avec un joli texte et plus de 100 petits dessins. Prix broché.. . . . . 2 fr. 75
Cartonné, couleur. . . . . 6 »
Les dessins seuls. . . . . 2 »

ALPHABET PITTORESQUE, par Bouchot; ce petit livre-album est destiné à apprendre la lecture aux enfants. Prix, broché. . . . . 2 fr. »
Cartonné. . . . . 3 »
Colorié et cartonné. . . . . . . 6 »

L'ALPHABET ILLUSTRÉ, par E. Forest; 25 dessins gravés sur bois. . . . . 1 fr. »

ALPHABET EN BANDES, 20 alphabets différents, disposés en grandes bandes qui se replient sur elles-mêmes et se ferment dans une jolie petite couverture oblongue, en carton.

Ces alphabets sont bien supérieurs à ce qui se fait en ce genre; ils sont dessinés par MM. Daumier, Forest, Lasalle, et autres artistes distingués. Prix de chaque, en noir. . . . . 2 fr. »
En couleur. . . . . 4 »

LE LIVRE-ALBUM; petit livre oblong, contenant des lithographies et un texte intéressant. Broché. 5 fr.
Cartonné. . . . . 6 »

POLICHINELLE; très-joli petit volume, contenant une espèce de comédie enfantine, dont le héros est le seigneur *Polichinelle*. Illustrations gravées sur bois. Prix, cartonné avec élégance. . . . 4 fr. »

Albums de librairie

Pour soirées et cadeaux.

LE BIEN ET LE MAL, par V. Adam. 24 planches.
Prix, en noir. . . . . 12 fr. »
en couleur. . . . . 50 »
Il existe 4 albums variés qui se vendent ensemble ou séparément.

LES CHARADES ALPHABÉTIQUES, par Victor Adam, 25 belles planches. Prix broché. 10 fr. »
Cartonné. . . . . 12 fr. »
Couleur, cartonné. . . . . 25 fr. »

NOUVEL ABÉCEDAIRE, par le même artiste; 25 planches avec titre en français et en anglais ; même prix que le précédent.

LES PASSE-TEMPS, par le même artiste ; beaux albums, très-grand in-4°, contenant des myriades de petits dessins.
La collection forme 2 albums de 90 feuilles. Chacun de ces albums se vend séparément cartonné en noir. . . . . 55 fr. »
Il existe des albums de 40 feuilles. Prix, broché, noir. . . . . 24 fr. »
Cartonné, *idem*. . . . . 26 fr. »
Des albums de 20 feuilles, noir, brochés. 12 fr. »
Cartonnés. . . . . 14 fr. »
En couleur, chaque album de 90 feuil. 135 fr. »
Idem de 40 60 fr. »
Idem de 20 30 fr. »

ALBUM DES DEMOISELLES. Sujets choisis dans la belle collection de la Revue des peintres. Prix, broché. . . . . 6 fr. »
Cartonné. . . . . 8 fr. »

LE COLORISTE DE LA FLEUR, par Boussenot; album destiné à enseigner à colorier les fleurs. Chaque

feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour mettre à même de copier ce coloris. Prix, cartonné. 20 fr.

UN MILLION DE CROQUIS, joli petit album dont le titre est un peu menteur, mais qui n'en reste pas moins un des ouvrages les plus goûtés pour cadeaux d'enfants. Prix, broché. . . . . 5 fr. »
Cartonné. . . . . 6 fr. »
En couleur et cartonné. . . . . 12 fr. »

ALBUM DES SALONS. Choix de belles lithographies de MM. Charlet, Devéria, Roqueplan, Léon Noël, Francis et autres. Cartonnage de luxe. . 4 fr. »

ALBUM DES PETITS ENFANTS. Petit joujou lithographique composé de sujets propres à l'amusement des enfants. Prix, cart. noir. . . 4 fr. »
En couleur.. . . . . 8 fr. »

ÉTRENNES AUX PETITES DEMOISELLES, album de sujets choisis pour les jeunes personnes.
Prix. . . . . 6 fr. »

ALBUM ALPHABÉTIQUE; petit album dans lequel les personnages sont rangés par ordre alphabétique, pour enseigner la lecture aux enfants.
Prix, en noir, cartonné. . . . . . 3 fr. »
en couleur, cartonné. . . . . 6 »

FRANCE ET ITALIE. Vues des deux pays. Prix, broché. . . . . 6 fr. »
Cartonné . . . . 8 »

LE LIVRE D'IMAGES, 50 feuilles de genres très-variés: figures, paysages, caricatures, sujets de genre, etc. Il en paraît un nouveau tous les 2 ans.
Prix en noir, broché . . . . 6 fr. »
Cartonné . . . . 8 »
En couleur, cartonné. . . . . 15 »

Nota. Le 15 novembre paraîtra un excellent ouvrage élémentaire pour l'histoire naturelle, sous forme d'Album, et orné d'un nombre prodigieux de dessins par M. Saint-Aulaire.

Le prix sera, pour l'Album, broché. . . 6 fr. »

Albums

comiques.

M. JABOT.— M. CREPIN.— M. VIEUX-BOIS.— M. LAJAUNISSE. — M. LAMÉLASSE. — M. VERT-PRÉ.—M. JOBART. — DEUX VIEILLES FILLES A MARIER. — UN GÉNIE INCOMPRIS.— Neuf albums qui ont obtenu un succès que tout le monde connaît, car à Paris il n'est pas un salon dans lequel on ne les trouve. Prix de chacun, broché. 6 fr.

LES FOLIES CARICATURALES, par MM. Bouchot, Cham, Emy, Maurisset, et autres.—Trois albums d'un comique très-divertissant. Chaque album forme un tout distinct. L'album. . . . 6 fr. »

LE CHAOS, caricatures de tout le monde, croquis à la plume par tous les artistes. . . . . 6 fr. »

L'ALBUM SAUGRENU, croquades fantastiques par Cham. Prix. . . . . 6 fr. »

LE MUSÉE AUBERT 64 caricatures en petit format, d'après les premiers caricaturistes. Prix. . 5 fr. »
Cartonné. . . . . 6 »
Colorié et cartonné. . . . . 15 »

LES MÉTAMORPHOSES DU JOUR OU LES HOMMES A TÊTES DE BÊTES, par GRANDVILLE. Cette collection a commencé la réputation de notre célèbre caricaturiste; elle se vendait 60 fr. La maison Aubert en a acquis la propriété, et en a réduit le prix : les 71 feuilles brochées, en noir. 6 fr. »
Cartonnées. . . . . 8 »
En couleur et cartonnées. . . . . . 20 »

ÉDITION BIJOU D 1842.

FABLES

DE

LA FONTAINE,

ÉDITION ILLUSTRÉE

Par J. DAVID. T. JOHANNOT. V. ADAM. F. GRENIER et SCHAAL.

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE

PAR LE BARON WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

La charmante édition que nous offrons au public forme eux volumes petit in-8° anglais sur papier vélin glacé; le est ornée de 600 vignettes dans le texte, de 24 grans gravures tirées à part, d'un portrait de La Fontaine, de deux frontispices en taille-douce.

PRIX : 10 FRANCS.

L'exécution typographique est confiée à la maison éthnne et Plon, et le papier est fourni par les fabriques u Marais et de Sainte-Marie.

ON SOUSCRIT A PARIS :

CHEZ AUBERT ET Cie, PLACE DE LA BOURSE.

COMIC ALMANAK,

OU

L'ALMANACH POUR RIRE, 1842.



Almanach de luxe formant un joli cadeau d'étrennes. 12 gravures à l'eau-forte sur acier, illustrations très-divertissantes dans le texte, articles de



MM. ALHOY, BALZAC, PIERRE DURAND, DELORT, L. HUAR[illegible] MARCO-SAINT-HILAIRE, OURLIAC, F. SOULIÉ.—Prix : 5 fran[illegible]

ALMANACH DES ENFANTS



Ou *les Corps célestes, les Météores et les Plantes* à la portée du jeune âge, par T. DEHAY, secrétaire de la Société de statistique universelle.

Cet ouvrage donne aux enfants les premiers éléments d'Astronomie, de botanique, etc. Illustré par FOREST et VERNIER. — Prix : 3 fr., cart. 4 et 5 fr.

LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES.

L'ARMÉE,

PAR M. ÉM. DE LA BÉDOLLIÈRE.

DESSINS DE

MM. H. Vernet, E. Lami, Penguilly, Jacque, Meissonnier.

50 CENTIMES LA LIVRAISON.

Cette curieuse et intéressante monographie de notre armée est assurément le travail le plus complet qui ait jamais été publié sur les mœurs de nos glorieux compatriotes. Les dessins qui accompagnent le texte sont les portraits de nos soldats tels qu'ils sont à la caserne, au feu, en campagne.

caricatures, les 99 centièmes de ce qui paraît en ce genre sont imprimés par elle; c'est dire qu'elle seule possède un assortissement bien complet des dessins comiques destinés à l'amusement.

ESTAMPES, — ALBUMS, — LIVRES ILLUSTRÉS, — CARICATURES, — RECUEILS POUR JETER SUR LES TABLES DE SALON, — MODÈLES DE DESSINS, — ORNEMENTS, — MOTIFS POUR LES DESSINATEURS DE FABRIQUE, etc., etc., etc.

ALBUMS DE POCHE. Sous le titre de *Miroir du Bureaucrate*, — *Miroir du Collégien*, — *Miroir du Calicot*, — *Miroir du Pique-Assiette*, etc., format des Physiologies et du prix infiniment modique de 50 cent.

FOLIES CARICATURALES, fort piquant album de salon, paraissant par livraisons remplies d'une myriade de folies grotesques. Prix de la livraison, 50 cent.

L'ALBUM CHAOS, ouvrage du même genre, dessiné à la plume et pouvant servir de modèle de croquis. La livraison, 50 cent.

HISTOIRES PLAISANTES DE MM. *Jabot*, — *Crépin*, — *Vieux-Bois*, — *Lajaunisse*, — *Lamchasse*, — *Vert-Pré*, — *Jobard*, — *Des deux vieilles Filles à marier*, — *et d'un Génie incompris*. — Prix de chaque album, 6 fr.

CHOIX IMMENSE D'OUVRAGES DE TOUS GENRES POUR CADEAUX D'ÉTRENNES, — SOUVENIRS DE VOYAGE, — LIVRES A GRAVURES, etc., etc.

Publications pour Enfants.

LA MORALE EN IMAGES, texte par MM. *l'abbé de Savigny*, — *Léon Guérin*, — *O. Fournier*, — *A. Auvial*, — *Michelant* et *madame Eugénie Foa*; —Dessins de MM. *Alophe*, — *Beaume*, — *Charlet*, — *Jules David*, — *Deveria*, — *Francis*, — *Johannot*, — *Janet-Lange*, — *Louis Lassalle*, — *Léon Noel*, — *C. Roqueplan*, — *E. Wattier*, et autres, publié sous la direction de M. *Ch. Philipon*. Livraisons de 25 cent., 40 livraisons forment un volume dont le prix sera porté à 12 fr. aussitôt qu'il sera complet.

LE PANTHÉON DE LA JEUNESSE, histoire des Enfants célèbres, 50 cent. la livraison. — LES SOIRÉES D'AUTOMNE, nouvelle morale en actions, 25 cent. la livraison. — LE VOCABULAIRE DES ENFANTS, — le LIVRE D'IMAGES, etc., etc.

En vente chez les mêmes Libraires.

PHYSIOLOGIE DE LA GRISETTE, par *Louis Huart*, dessins par *Menut-Alophe*.

Id. DU MUSICIEN, par *Albert Cler*, dessins par *Daumier*, *Gavarni*, *Janet-Lange* et *Valentin*.

Id. DE LA FEMME LA PLUS MALHEUREUSE DU MONDE, par *E. Lemoine*, dessins par *Valentin*.

Id. DU BAS BLEU, par *Frédéric Soulié*, dess. par *Vernier*.

Id. DU PROVINCIAL A PARIS, par *Pierre Durand* (*du Siècle*), dessins par *Gavarni*.

Id. DU TAILLEUR, par *Louis Huart*, dessins par *Gavarni*.

Id. DE L'EMPLOYÉ, par *Balzac*, dessins par *Trimolet*.

Id. DU MÉDECIN, par *L. Huart*, dessins par *Trimolet*.

Id. DE LA LORETTE, par *Maurice Alhoy*, dessins par *Gavarni*.

Id. DE L'ÉTUDIANT, par *L. Huart*, dessins par *Daumier*, *Alophe et Maurisset*.

Id. DE L'HOMME MARIÉ, par *Paul de Kock*, dessins par *Marckl*.

Id. DU GARDE NATIONAL, par *L. Huart*, dessins par *Trimolet* et *Maurisset*.

Id. DE L'HOMME DE LOI, par *un Homme de Plume*, dessins par *Trimolet*.

Id. DU FLANEUR, par *L. Huart*, dessins par *Daumier* et *Alophe*.

Id. DE LA PORTIÈRE, par *James Rousseau*, dessins par *Daumier*.

Id. DE L'ÉCOLIER, par *Édouard Ourliac*, dessins par *Gavarni*.

Id. DU VOYAGEUR, par *Maurice Alhoy*.

Id. DE L'HOMME A BONNES FORTUNES, par *Édouard Lemoine*, dessins par *Gavarni*.

Id. DU CHASSEUR, par *Deyeux*, dessins par *E. Forest*.

Id. DU TROUPIER, par *Marco-St-Hilaire*, dessins par *Vernier*.

Id. DU BOURGEOIS, texte et dessins par *H. Monnier*.

SOUS PRESSE :

Id. DU FLOUEUR, par *Ch. Philipon*, des. par *Daumier*.

Id. DU DÉBARDEUR, dessins par *Gavarni*.

Id. DU DÉBITEUR ET DU CRÉANCIER, par *Maurice Alhoy*.

Id. DU COMÉDIEN, par *Louis Huart*.

La Collection des *Physiologies-Aubert* sera complète en 25 volumes.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON.

